



À trente ans, ou, Une femme raisonnable

M. (Joseph-Bernard) Rosier

LIREGRATUITEMENT.COM

À trente ans, ou, Une femme raisonnable

M. (Joseph-Bernard) Rosier

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

C. Delavigns

L'Hemi»iidu'ii'>rip,dr. h.4&. 4i' LeRo7Himi<>d<>sFemiie8,f.it.4u Le Sauveur, mm. 3 a. 40

L'Amitié d'une jeune fille, m. 40 Je lerai Coiuédien, c. i a. 30 Le Curé M^rino, dr. 5 a. SO àatony,
d. ♦ a. par A. DuajM. 50 Le Mari i'une Muse, c.-v. i a. 30 Le» 4 Ages du Palais-Ro3 al. *^ Juliette,
dr. 3 a. 40

Une Datne dr l 'eapire.c -y. ! a. 30 La Paviannp detuoiselle.,v.4 a. 40 Lea Liai.<Jon;
daiigereu<;es, dr. io Un de plus, c'om.-T. 3 a. 40 Le Doigt de Dieu, dr, 1 a. 40 L'honneur ien.-; le
irime, dr. 50

TOME II

Catherine Hnwart, dr. en i a.

par Alexandre Diimas.

Une Passion, v. 1 a.

La Vénitie-nne, dr. 5 a.

Théophile, c.-v. » a.

Pécherel l'empailleur, ▼. Estelle, cuoi.-v. » a.

L'Apprenti, vaud. 1 a.

Salvoisy, com. 2 a.

Lestocf], op -c. 4 a.

Turiaf-1.-Pendou, T. I «. 30

Un Enfant, dr. 4 a. 40

Le Capitaine Roland, c.-v. 30 La Nappe et le Torchon, c.-v. 40 Le3 Dupls, com.-v. 2 a. 40

L'Ambitieux, com. 5 «. 50

Le Commis et la Grisette, y. 30 Heureuse commeuneprince89e40

TOME IV

Napoléon, par Alex. Domaa. so

Aiar-Gull, mél. 4 a. 40

30 Être aimé ou mourir, Cj-y. 39 40 Ptoliv, dr. 3 a. 40

SO Les Chauffeurs, mél. 3 a. 40 40 Let Pases de BaKsomfierre. 30 50 Farinelli, com.-hist. 3 ». 40 50 La Nonne saaglinte, dr. S a. 50 40 La Marquise, op.-conk. 1 a. 40 Fich-ToBg-Kane, V, i a. 40 Made/noiselle Ma<rguerite. 30 Les Gauts jjiuries, v. i a. 30 Le Cheval de brotize, ov-c. 3 a. 40 Les B>-ignets à la Coût, c 1 a. 30 l*- Père Goriot, v. 2 *, 40

Fleurette, d?. i a. 4»

30 j Etienne et Robert, v. 30

50 Une Mère, dr. 2 a. 40

TOME V

Charles TII, tragédieen 5 actes, par Alexandre Dumaa.

M*** d ERmor.!, com. 3 a.

La Traite des Noirs, dr.

Karl, dr. 4 a.

La Croix d'-'^r, c.-v. 2 a.

Jeanne de Flandre, mél.

Une Chanaiière et son Cœur.

On DP passe p»rs,v. 1 a.

Cornarô, parodie d'Angelo.

Cromwell, dr. 5 a. par Cordeller Delanouc.

Matbilde, com. 3 a.

Ma herome et mon Psrapluie.

La Berline de l'Emigré, d. 5 a.

Le Curé de Champaubert, T.

L'Habit ae faitpas le rjoine.

Marguerite de Quélus, d. 3 a.

Les deux Reia^s, op.-c.

TOME VI

Thérésa,d. Sa.parA.Dumas. 50 50 Charlotte, dr. 3 a. 40

40 La Consigne, com.-V. 1 ■. 30 50 Pauvre Jacaues, c-v, i a. 40 40 Madelon Fnuuet, v. 2 a. 4e 40
L'Âniuiênier au r-^gimeut, 1 a. 40 40 Un Maria«esousrenipire,v.2e 40 40 La Pensionnaire manée,
c.-v. 40 30 Le .Mariage raisonnable, 1 a. 30 40 La Tirelire, com.-v. i a. 40

La Tsche de sang, dr. 3 i. 40 50 La Savonette impériale, T. 4" 40 Audré, vaud. 2 a. 40

40 Jeatj-Joan, parod. en 5 pièc. 50 50 L« Sonnette de nuit, c.-v. i 6. 40 40 L» Fiole de
Cf^lio^tro, v. 40 40 Lîfilêlîtés de Lisette, v. 3 a. 40 40jLe!< Enragés, tab. vtlUgeoif. 30 30Jérusa-
lein délivrée. 50

TOME yiii

La Chambre Ardente, d. 5 a.

par Mélesville et Bayard. 50 Le Moine, dr. 4 a. 40

Iléloise et Abeilard, dr. S a. 50 La Laide, dr 3 a. 40

L'Enfant du Faubourg, ▼. 3 a. 40 L'ingétiieur, dr. Sa.par Charles Duveyrier. 40 LaMarq.dePrf-
tintaille^v. i a.30 Don Juan de Marana, myst.

par Alexandre Dumas. SO

Le Démon de la Nuit, V. 2 a. 40 Un Procès criminel, c. 3 a.

par Rosier. SO

Le Rorate de Horn, dr. 3a. 40 Un Bal du grand mondñv. la. 40 Le Barbier du roi d'Aragon. 3.

par Diipeuty.Fontan et Ader.4* Reine, Cardinal et Page. v. 30

TOME IX

La D. delà V.ubsilière, d. 5 a. 5n Jeanne Vg„^ ^p„j„^ _ c 3 ^ ^ ^ ^

lodiana, dr. 5 pxriies. 50

Jours erras -.ouc Ch»rle« ÎX,

dr. par L-ilirovei Arnould. 40 Mistres» Si.hh.i.,". c.-v. :* a.

Tout ou hieii, dr. 3 a.

Amimaip,, ,ir. 4 ., et 6 tab Chrisiierñ, mél. i a. Casanova, v. i a.

G«or(?ïne, cora.-v. t a.

Sir biniie.s. par Srribe. dr.

Arriver i (impos. v. 1 a.

Marie, pnrMio* Ancelot.

Pierre le Ko-jkp. par de Rou

genuonl, hup-niy t-i Aritier. 40 La P'niroe .1.. i E, i'. -f-r, ». 1 a. f» L'Epéc de a>i>ii fèr«, ». I a.
30

TOME XI

L'Année sur la Sellette, r. la.

jOiLeS-cret de mon Oncle, v. 1 a.

40|La Nouvelle Flélotxe. dr. 3 a.

4<iiGa'»pBrdo, iiar M. Bouchardj.

Un CfHur de mère, c.-v. 2 a. 40!La Chevalière d'Éon, v, 3 a Jaifier, dr. S a. SojLe P-<illt d de Loujumeau.

Le Muet d'Ingouville,c-v.2a. 40 Austerhti, évén. hisl. 3 a. El Guano, mél. 5 a. SOLr Muet de S'-Malo, t. t a.

Léon, drame en cinq ac. par | Riche et Pauvre, dr. S a.

Rougeinont. So|StradelU, com. 1 a.

Fil» d'un agent de change, 1 a.SuLi Laiiièrert les 2 Chasseurs. L« comte deCharolais, 3 a. 40 Iluii ans de plus, mél. 3 a L>' !Vl»nd.'UDame de chœur». 50;LaChampnie«lé. c.-anec. 2.'t, Ro'iueidure, raud. 4 a. 50, Michel, corn, -vaud. 2 a.

Madame Fâvart. com. 3 a. par Lei-S-^it ln(«n^df Lara, d-5a

Xmipr et Masson. 40|Psr»V'édèH, dt. 3 a.

L Aiiil>a»>«8'1rUB, op.-c. 3 a. |Pè'fev FOs. vaud. 1 a,

par Scrib-^. SO Le Porte^t-uille on 7 Famille»

TOME III

Riquiqni, com.-viud 3 a. 40 Uo Grand O^îieur. c.-v. 1 a. 30 Trop Heureusfc, c.-v. 1 1. 40 Le Paysan des Alpes, dr. 5 a. 50 J.a Vieillesse d'un »fri»nd Roi. iO L'Étudiant et U Gr«r.te D «.j La Coniiei-sebdb Tu(ioe*a,T.2a. > O P<<llv, cofu.-vaud. Ja. 50

Le Boiiiuei de bal, c. I 8. 40 La Veniiéeune, c.-v. 2 a. 50

Julie, codl. 5 a. £o

L'honneur de manière, d. 3 a. 50 t!.....lalie Granger, dr. Sa. par

RoiKomont. SO

Schuhrv, c.-v. 1 a. 40

L'Ange gardien, dr.-r. 1 a. SO Mi^l et Vinaigre, c.-v. 1 a. 40 Femme et Mai'resse, c.-v. 1 a. 30

Tli^ll! XIII.

Dn rivfw,i->H i,»rp inooiinn. 4c Jeanne ilh N;,,,|«!,, dr. i a. 5ii Le G:.r», dr. .1 a 5i>

Vouloir c'osi puiuvor,c.-v.2a. 4(

Mina, rom -vmid

Le 3»««t I,. .•., V. 1 1.

Le Père d.- l'Entant, c.-v. 2 a

Bans Nmi ' • .vst. 1 t.

L'A«rafe, mél". i •. 40

I* Mari* la lleetla F>>mme

a tt campairne, r.-v. 2 a. 40 DneFilUdelAir, { 3 a. SO laChAïetu !e ma N'èce.c.l a. 30 •C P'.'.f
.•'■•inM'h»j|ïre,c.-v.2a.40 *•# Tour de Fsetioa, v. 1 a. 30 La diubU érfille, o.-c. 1 . 4»

Briii-o I» Fip"t, î a.

TMTg XIV.

LeTourloirœi, vaud. S a. 50

Le Riiti Gan-on. op.-c. 1 a. 30 L'Otfi-iei bI-u, dr. 3 a. o

Portier Je »« m .le tes cheveux. 40 Hit* l'K.pagn.de, dr. i a. 50 Piquillo, op. -com. 3 a. 40

Le C.*fed«C(> îiédiens, v. 1 a. 40 <»"Thimia'> Vairevfrt, dr. t a. 50

Pauvr»- Mère, dr. Sactes par

Francix Cornu ei Aiiger. 50

Si>"(t8'le l 1.1 Cour, c.-v. 2 a. 40 Le Douiin Nair, op.-c. S a.

par "irr'he. SO

Lojigut-f-pép, dr. 5 a. 50

Maria Padilla, en S a. 40 Roméo et Juliette, trag 1.

par Frédéric Soulie. *

Uu\our de Grandeur dr.Sa. 40La Folie Beaujon

L-?» S'<l:inibaiiqu^, par. .'< a

A Trente Au», ^ . 3 act. par

R.w.er.

l'ftiève de St-Cyr, dr. S a.

Marcl, i^T. 4 a.

L« Mii'fpssede Langue», 1 a.

Lr CrthfTHt d'-. l^uKtiKTu, 1 a.

L'T'-VrdKTti.in, dr 'i a.

La Pauvre Fille, mél. S a.

Isab-lle, com. 3 a,

L» Pin»»* Mafuui, f..-v. 2 a,

LaD-mioa^-lIt-Maieire, » «a.

M 'l M»» Pimhon, c. V. 1 a.

Mil* Daugenlle, c.-T. 1 .

TOMR IVI.

Arthur, c-v. î a. 40

Les Suites d'une faute, d. 5 a. SO Les Enfants du délire, v. 1 a. 40 Maiéo, d. i a. 50

50 Le Mariagepn Capuchon, V. 2a 40 A bas leshomnit's I v. | a. 40 La Hoiirs.» ,1e Pi^téнас, v. 1
a. M Lord Snrrey, dr. 5 actes par

FilliiKi et de J«s«eraiid. 50 Siruiin Tt-rre-NHiive. c.-v. I a 30 r.a-'pard llniiser, 4r. 4 a. par

Anicet cl D'ennerv. SO

L*» 'leui Pl|re<ins, c.-7- 4 p. 40 Mathias l'Invalide, ^v. -la. 40 l(iipr»-,.sions de Voyages^!!» 4«
Gen»'viè.ve de Brabaut,imr4a.l4 Rafaël, dr.-cmn. 3 a. 1*

Faute de l'entendre, rvm. l a.4

JUlôihclT\32>

\ XC\E 111, SÇENK VI

A TRETSTE ANS,

UNE FEMME RAISOîNNABLE ,

UN GARÇON

M^o>' DE VF.RLIEU, 33 ans Mm« MOR.AN, 38 ans. . .

CONSTANCE, 18 ans

yJCTELRS.

M. Ballard.

Mrat Albert.

M"»' GuiLLEjiiy Mn>* Fleury.

Domestiques, Garçons d'hôtel. Femmes de cuajibbl.

S'adresser, pour la musique, à M. Doche, chef il'orcliesirc du théâtre du Vaudevillp. * yoie pour les Directeurs de province. — Le rôle de M"" de Verlieu n'appartenanl pas .i un emploi bien marque, il est essentiel qu'il soit donné à une actiice d'un talent multiple; qui aït do la finesse, de la grâce, de la souplesse et de la vigueur. C'est un rôle de comédie qui touche quelquel'ois au drame, sans y entrer. La grande comédienne qui l'a joué n"a pas d'emploi détermine au théâtre ; car elle excelle dans les trois principales divisions dramatiques : la comédie légère, la haute comédie et le drame. C'est la triple Hécate de la Table, qui régnait tout à la fois dans les enfers, sur la terre cl dans le ciel. l'auteur.

%%vvv\ % vvvvwx \vx

SCENE PREMIERE

PAUL, puis FÉLIX.

PAUL est assis sur une chaise de jardin et rêve en

regardant la suscripiion d'une lettre cachetée ;

il se lève et dit :

Oh! oui, décidément j'aime mieux lui écrire,

KoTA_. Lei acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre: le premier ioscril tient "uujours, en scpne, la gauche du spectateur, cl ainsi de suite. Los «liangmcns de position, dans le courant des scène*, sont indiqués par des notes au has des pages.

MAGASIN THEATRAL

de vive voix je n'osciais pns; cl puis , vouoraitelle m'entendre? Tandis qu'une lettre, clcla lira. {À Félix qui passe de gauche à droite.) Ah! Félix, voici une lettre qu'on vient d'apporter pour M"" de Verlieu.

FÉLIX

Mais il y a quinze jours qu'elle a quitté le château I

PAUL

La personne qui lui écrit pense sans doute qu'elle y est encore : M^{me} de Verlieu devait revenir ici dans quinze jours; elle peut au rive d'un moment à l'autre, et moi, me trouver absent; tu la lui remettras aussitôt que...

FÉLIX

Oui, monsieur. Ah! ah! de la compagnie qui vous arrive.

Il sort par la droite.

p.vuL, rerjndant à gauche.

Allons, voici encore des voisins, des amis, des ennuyeux. Moi qui aime tant à être seul depuis qu'elle est partie!

www^x^w

SCENE II

M. et M^{me} MORAN, se donnant le bras, PAUL, PERLANGE.

MORAN

Eh bien! mon cher Paul, le mieux se soutient à ce qu'il paraît

l'AUL.

Mais oui, ciiaque jour je sens revenir mes forces.

PEULANGE.

Il faut te bien ménager, te bien soij^{er}; on se doit cela. Dans un temps où le suicide est à la mode, il est bon qu'il y ait des gens de cœur qui donnent l'exemple d'un amour vrai de la vie; il est beau, il est moral, il est religieux de veiller sur sa santé. Un voyage ne te ferait pas de mal. Viens avec moi à Paris; je pars ce soir : on m'a conseillé l'exercice. Je vais consulter un médecin célèbre : les médecins de Châlons n'y entendent rien.

M^{me} MOUAN.

Est-ce que vous êtes malade?

PF.RLAÎCCF,.

Au contraire; mais il y a trop long-temps que je me porte bien, pour n'être pas à la veille... et je veux prendre des précautions.

MORAN, à Paul.

Sais-tu que tu as été bien bas?

PERLANGE..

N'est-ce pas que lu t'es bienlrouvé d'avoir suivi mes conseils sur une foule de petites choses qui ont bien leur importance; sur la manière de se tenir dans le lit, sur le degré de lumière qui doit éclairer la clmmbre d'un malade, sur les cas où l'on doit, de préférence, respirer par le nez? >!
<)iiAM , snuriaiii.

Allons, allo.'is, monsieur Perlante, ne nous en

faisons point accroire: ce n'est pas nous qui avons sauvé Paul.

PERLANGE.

Mais je le sais bien, mon ami; Paul n'a été sauvé ni par nous ni par son médecin, mais par une femme charmante.

MORAN

Adorable!

M"" MORAN, pinçant son mari.

Allons, dois-tu remarquer?...

MORAN, poussant un cri et quittant le bras de ta

femme.

Ah!

PAUL

Qu'as-tu donc?

MORAN

C'est ma femme qui, comme d'habitude, ne veut pas que je trouve charmantes les femmes qui le sont... pas même celles qui ne le sont pas.

PERLANGE.

Quoi! madame Moran , vous n'avez pas été émerveillée du dévouement de M"" de Verlieu au chevet de ce pauvre Paul? Ah! c'est-à-dire que chez moi c'est de l'admiration, de l'enthousiasme I Est-elle jolie? A-t-elle de l'esprit? je n'en sais rien , je ne l'ai pas remarqué; mais M"" de Ver lieu a réalisé pour moi la femme type, la femme idéale dont la destination, en ce monde, est de soigner les malades.

M""^ MORAN

Tout ce qu'a fait M"" de Verlieu, je l'ai bien compris. Demandez à mon mari, quand il est...

MORAN

C'est vrai ; c'est une justice à rendre à ma femme. Quand je suis malade elle est charmante, parce qu'elle n'est plus jalouse. A mesure que le mal empire, je vois briller dans ses yeux une sécurité, une satisfaction... Elle est heureuse !

A m des Mousquetaires
Mais enfin , quand je la regarde.
Si je vois son œil irrité' ,
Et si sa voix devient criarde,
Alors j'espère la santé' !
Et lorsqu'elle est insupportable ,
Quand je ne peux plus y tenir,
C'est une preuve incontestable
Que je m'en vais bientôt guérii .

M"" MORAN

Ingrat!

PERLANGE

El observez, je vous prie, que M""* de Verlieu a d'autant plus de mérite dans cote circonstance, que Paul était presque un étranger pour elle, un petit cousin qu'elle voyait, je crois, pour la première fois.

PAUL

Oui, il est vrai. Oh ! sans l'arrivée de ccl...

MORAN Cl PERLANGE.

Ange !

M MORAN

Moran 1

l'Ai'L, rniiinuani.

Je rri)i» que je serais mort, car j'étais seul au
ch&teau 1 mon oncle el ma cousine Constance étaient partis la veille.

UORAN.

C'est la Providence qui envoya ici M"" de Verlieu I

M"" MOIAN.

On dirait que tu remercies la Providence T

MORAN

Vas-tu être jalouse de la Providence, à présent?

PAUL,, U7i peu agité.

Ils arriveront bientôt, je l'espère.

MORAN, regardant à droite.

Les voici, je crois. Oui, j'aperçois M^{me} Constance.

PAUL, à part Déjà!

M^{me} MORAN

C'est toujours la femme qu'il aperçoit la première.

UORAN.

Lorsqu'une femme est seule t

PERLANCE.

L'oncle est avec sa nièce.

MORAN

Oui, mais derrière.

M^{me} MORAN

A côté, à côté, très-visible !

MORAN

Ah bahl tu esintolér... {appuyant) intolérante 1

vvvvvvvvvvvvvvvvvvvvvvvvvvvvvv

TOUS

ENSEMBLE

Aie : Me ■voilà.

Nous 1 ■ ■ /t- \ \ VOICI {bis.) Les)

De retour du voyage.

Il vous tardait, je gage

De nous revoir ici.

PAUL, embarrassé.

Mon oncle, ma chère Constance... PERLANCE, à Bélancour.

Mon ami, j'ai à te parler; mais plus tard. Nous allons vous laisser aux doux épanchemens de famille.

MORAN

Oui, oui, retirons-nous.

BÉLANCOUR , faisant un signe au domestique qui sort à gauche.

Pourquoi ne déjeunerions-nous pas tous ensemble, hein?

MURAN.

Volontiers. (A sa femme.) N'est-ce pas, mignonne ?

CONSTANCE

Mais voyez donc, mon oncle, comme Paul... Ou'est-ce qu'il a don ■^

PERLANCE.

Il ne faut pas lui en vouloir, il a été malade!

CONSTANCE et BÉLANCOUR.

Malade!

Bien gravement, mon oncle; c'est le lendemain de votre départ. Le mal me saisit tout d'un coup : j'eus la fièvre et le transport. Tous nos amis étaient dans des transes mortelles; le médecin perdait la tête, lorsqu'une femme vint s'asseoir au chevet de mon lit.

Une femme 'j

Une veuve, une inconnue, une petite cousine, M^{me} de Verlieu.

BÉLANCOUR.

Ahl oui, oui, elle m'avait écrit qu'elle viendrait me voir dans le courant de la belle saison ; je ne la connais pas : je ne l'ai vue qu'une fois; mais alors elle avait dix ou douze ans. Elle doit en avoir aujourd'hui au moins trente.

M^{me}* MORAN, vivement.

Trente-six.

Trente- un.

MORAN, Vivement.

PAUL, vivement Vingt-huit.

BÉLANCOUR.

Il s'agit entre nous du partage de la terre de Saint-Callisle : c'est l'objet de sa visite; mais si c'est une bonne femme, nous ne plaiderons pas.

PAUL

Plaider avec elle! ce serait indigne. Consentez à ce qu'elle désirera, mon oncle; point < e discussion, point de procès, je plaiderais plutôt contre vous, car je lui dois la vie.

Charmante cousine!

PAUL, exalté.

Ahl si vous saviez, une femme du monde comme elle, délicate, difficile, sans doute. Eh bien! elle faisait violence à ses habitudes; elle passait les nuits à côté de moi; et quand le délire me laissait un instant de répit, quand j'avais presque repris la conscience de moi-même et le sentiment du mal qui me tourmentait, elle avait des paroles si douces! Enfin, mon oncle, ce que toutes les prescriptions de l'art n'avaient pu obtenir pour me donner un sommeil réparateur, elle, cet ange, elle l'obtenait, el, pour cela, elle n'avait que trois choses à faire en morne temps: c'était de prendre ma main pour apprécier la violence du feu qui me brûlait le sang; c'était de me parler et de me regarder. Oh ! alors la douleur était vaincue. De sa main, de sa voix, de ses yeux s'échappait un baume salutaire qui portait le calme dans tous mes sens ; je m'endormais insensiblement, et si je venais à rêver, ce n'était pas un rêve pénible, c'était un rêve plein de douceur ; ce rêve était l'image de la idéalité. Il me semblait

MAGASIN THÉÂTRAL

qu'elle tenait ouron ma main, qu'elle ne parlait encore, qu'elle me regardait encore!

PENLANGE.

J'aime cette exaltation. Voilà un jeune homme ■ qui apprécie la santé ce qu'elle vaut!

COIFFANCE.

Mais que je la voie, que je la remercie de m'avoir sauvé mon futur mari.

Elle n'est pas ici.

BÉLANCOUR.

Ah!

PAUL

Elle fut forcée de partir dès qu'elle me vit hors de danger; mais elle me promit de revenir bientôt.

BÉLANCOI'ï», à Félix.

Nous lui donnerons ce joli pavillon tout fraîchement meublé.

PAUL

C'est singulier, mon oncle! il me semble que le souvenir de M"" de Verlieu est un songe, une apparition; et si les amis qui ont veillé sur ma convalescence me disaient que j'ai rêvé ce que je viens de vous dire, en vérité, je le croirais, tant ces images sont vagues et fugitives dans mon esprit.

BÉLANCOUR.

Quanta ta cousine, regarde, Paul : dirait- , -n qu'elle vient de faire cent lieues? Il y a ,. ourlant aussi loin de Paris ici que d'ici à Paris. Eli bien! en arrivant dans la capitale, elle était .atiguée, pâle et souffrante; mon ami, explique .-ette différence comme tu l'entendras.

PAUL

Il faisait bien cliaud quand vous êtes partis, i.indis qu'au retour...

CONSTANCE, piquée.

Ail! tu penses... Eh bien! monsieur, si vous ne iPouvcz pas tout seul une explication si facile, ce n'est pas moi qui vous la donnerai. {Revenant a lui.) Mais j'ai tort; j'oublie que tu as été malade.

Ai a du Passe-pnrtout.

Depuis dix ans, dans celte solitude

"Vivant lous deux près d'un oncle chéri,

J'ai, par avance, adoplé riiabiludc

De dire tout à mon futur mari.

Oui, dans Paris j'étais triste et maussade,

Mon clier ami, car j'étais loin de loi ;

Mais maintenant je ne suis plus malade...

Ai-jc besoin de le dire pourquoi?

BÉLANCOUN.

Ainsi, Paul, hâte-toi de te porter lout-ù-fait bien, et dans un mois je te donne ce trésor.

MORAN

Trésor de beauté, de fraîcheur !

M"" MOBAN.

Qu'est-ce que ça te fait?

UOBAN.

Eh bien ! non, là, mademoiselle n'est pas fraîche; elle est malade. Toutes les femmes scnit paies et languissantes, excepté loi... Es-tu conlenie?

UN DOMESTIQUE

Monsieur est servi.

r.EI.ANCOUR.

Allons, mes amis, allons déjeuner.

At» : viens, ma fille.

Vous avez, mes enfans, je pense, A vous rappeler en ce jour Les regrets que, durant l'absence, A dû vous causer votre amour.

CONSTANCE, (7 Palti.

A table aussi, je l'imagine, Près de moi tu seras placé.

PAUL

Avec plaisir, cbère cousine.

A pari.

Dieu ! que je suis embarrassé !

ENSEMBLE

Vous avez, etc., etc.

PAUF-, hax à Félix.

Si M"" de Verlieu arrive, n'oublie pas d<^ lui remettre...

On sort par la i;auclo.

FÉLIX , seul, se fouillant.

Ehl mon Dieu! où l'ai-je donc mise, cette lettre?... Si je l'avais perdue !.. Et voici justement la personne à qui elle est adressée. {La trouvant .) Ah! {M"" de f^erlieu paraît par la droite.) Madame...

SCENE IV

FÉLIX, M"" DE VERLIEU, deux Femmes de CHAMBRE avec des cartons.

M"" DE verlieu.

Ahl c'est vous, Félix? bonjour.

FÉLIX, donnant la lettre. Voici une lettre.

M"" DE VERLIBO.

Une lettre?

FÉLIX

Très-pressée.

M"" DE VERLIEU.

Et comment se porte tout le monde ici ?

FÉLIX

M. Paul est rétabli, et M. Bélancour vient d'arriver avec mademoiselle.

M"" DE VERLIEU.

Ah! mon cousin. {A part.) Je le savais.

FÉLIX

Et voici le pavillon qu'il destine à madame; je vais l'annoncer, on déjeune en ce moment.

M"" DE VERLIEU.

Plus lard, plus tard, ne dérangez personne.

Kilt; fait signe aux deux fenimcsd'entrerdans le pavillon.

\, \V\WV\VV\VV\WVVVV\V\|\^ \V\V\V\|**W\V\|\|\V\|\|\%V\|\|V

SCÈNE V

M"" DE VERLIEU, seule.

M. Paul est rétabli!... Je l'espérais, ce bon jeune homme, j'aurai du plaisir à le revoir; il me semble que sa santé est mon ouvrage... C'est singulier! on s'attache d'autant plus aux personnes qu'on leur a fait plus de bien... Et ma lettre... J'oublie. {Elle ouvre cl lit bas. Elle

tourit.) Une déclaration?... Eh mais oui... Ces sortes de lettres en effet sont ordinairement très-pressées! Ah! je comprends: dès que ce bon cousin fut hors de danger, je feignis d'avoir une affaire indispensable pour ne pas rester seule près de lui, lorsqu'il n'avait plus besoin de moi... Je fis plusieurs visites aux environs, à d'anciennes connaissances... J'aurai sans le vouloir enflamme le cœur de quelque campagnard oisif... Et on ose m'écrire... Il est vrai qu'on ose tant avec une veuve ; et on a si peu de remords. Tout est profit. (Elle lit tout bas.) Eh mais... Ce n'est pas mal pour un style de campagne. {Elle rit.) Oh ! oh! la passion! {Elle lit tout haut.) « Je vous dois la vie, madame. » (Elle parle.) Ils disent tous cela! ils allaient mourir si nous n'eussions paru pour les rattacher à la vie ; et ils vont mourir si nous refusons de les aimer. Nous ne les aimons pas, et ils vivent jusqu'à soixantedix ans avec des santés inaltérables... Oh! les hommes! {Elle tourne le feuillet et lit tout haut.) « Je vous » dois la vie, madame, car sans les soins que » vous... » (Sérieuse, parlé.) Ah! mon Dieu!... [Un coup d'œil au bas de la page.) C'est de lui! du cousin... de Paul... Est-il possible!... Quel embarras!... Encore une maladie dont il faudra le guérir; et pour celle-ci j'avoue que je ne connais pas de remède.

AlB de l'/tpothicaire.

En prodiguant, soir et matin,

Mes soins à ce pauvre jeune lioramc,

Je faisais corame un médecin.

Un vrai médecin à diplôme.

Car, dans cet art conjectural.

Un médecin, nul ne l'ignore.

Souvent ne vous guérit d'un mal

Que par un mal bien pire encore '

Quel malheur!... Ah ! je vais rajuster ma toilette, m'enfermer... Mon cœur parie seul en ce moment; il faut que je le mette en présence de ma raison... Je ne sais qui l'emportera; mais ce que je sais bien, c'est que pour une veuve il est très-dangereux de sauver un jeune homme; mais enfin je ne pouvais pas le laisser mourir. Je l'ai sauvé, C'était mon devoir, et après tout, c'est pour faire le sien que ce bon cousin m'aime... Brave jeune homme!

Elle entre dans le pavillon.

wwwvvvwxvwv^vwxv^wxvvvvvvvvvvvvvvvvvvvvvvvv

SCENE VI

PERLANGE, BÉLANCOUR.

Ils viennent du fonda gauclic ; Bcl.Tncour marche vite, et se diiigu vers le pavillon ; Perlange, lui, va doucement.

PEK.LANCE.

Mon ami, mon nmi. (Bclancour s' arrcle.)\a donc doucement; lu cours... Tu cours... Après déiouncr, c'est Irès-uuisible à la sanlé.

BÉLANCOUN

Je ne l'avais pas vu.

PERLANGE.

Je crois bien, lu me tournes le dos.

r.ÉLANCOCR.

Qu'y a-t-il?que me veux-tu'-

PERLANGE, s'usseyaut.

Attends un peu: il est très-dangereux de parler quand on est essoufflé.

BÈLANCOUK.

Eh bien! repose-toi; je vais on attendant... Mais le pavillon est fermé, la cousine n'est pas encore visible, je reviendrai.

Il fait mine de s'en aller PEP.LANCE, le saisissant par l'habit Où vas-tu donc?... J'ai à le parler; j'ai un service à le demander, avant de partir pour Paris'.

BÉLANCOUR,

Tout à toi, mon cher.

PERLANGE.

D'abord, regarde-moi.

BÉLANCOLTx.

Je veux bien.

PERLANGE.

De quoi ai-je l'air ?

BÉLANCOUR.

D'un homme qui a toutes les peines du monde à entrer en matière.

PERLANGE.

Et ensuite?

BÉLANCOUR.

Ensuite?... Toujours la même chose.

Comment, tu ne trouves pas que j'ai l'air amoureux?

BÉLANCOUR

Amoureux?.. Toi?

PERLANGE.

Je m'en vante 1

BÉLANCOUR,

Fanfaron!... Enfin, je ne te demanderai pas de qui, ce serait se moquer... Mais de quoi es-tu amoureux?

PERLANGE.

A cinquante ans est-on déjà si vieux, si momie, comme disent lesjeunes gens...

BÉLANCOUR.

Ce n'est pas ce que je veux dire; mais je ne te croyais pas susceptible d'aimer autre chose que le repos et la santé.

PERLANGE.

Et lu ne t'es pas trompe.

BÉLANCOUR.

Eh bien?

PERLANGE.

Ah ! mon ami , si lu avais élé témoin comme moi des soins que M^{""} = de Verlieu a prodigués à Paul, de sa scrupuleuse exactitude à suivre les ordonnances du médecin et à bien arranger sur l'oreiller la Icle du malade, tu aurais élé comme moi , tu l'aurais trouvée plus charmante qu'une mailresse de maison qui fait avec grâce les honneurs d'un dincr.

BÉLANCOUR.

Chacun son goût : moi, j'aime mieux voir une*

• Kélancour, Pcrlange.

MAGASIN THEATRAL

jolie femme à lablc qu'au ihevot d'un malade; mais enfin où veux-tu eu venir?

PF.ni.ANCE.

A te dire que je serais le plus heureux des hommes si j'étais son mari.

CÉLANCOUK.

J'entends: tu veux te marier dans la prévision de tes futures maladies.

FERLANGE.

C'est sous ce point de vue que le mariage est à mes yeux la plus noble des institutions.

BÉLANCOUK.

Eh bien! mon cher, je n'ai rien à te dire, fais ce que lu voudras. Si M^o de Verlicu est assez bonne, assez dupe...

PEHLANCE

Je l'aime, je l'adore ; et je viens te prier de lui parler en ma faveur

BÉLANCOUn.

C'est qu'en lui parlant pour toi je crains de parler contre elle.

PEULANCE.

Par exemple! est-ce qu'il n'y aurait pas convenance parfaite dans cette union? MTM! de Verlicu a trente-trois ans; moi, je suis encore vert. Elle a trente mille livres de rentes, j'en ai cinquante mille. Elle est aimable, dévouée, moi, je suis bon, tranquille, je ne m'emporte jamais.

BÉLANCOUK.

Non, cela l'échauCferait le sang. Du reste, mon cher ami, je veux bien faire part à M^{""} de Verlicu de tes intentions, de les projets... hostiles.

PERLANGE.

Une fois que tu lui auras dit de moi ce que, décemment, je ne pourrais pas lui dire moi-même, quand lului auras parlé do mesqualilés... BÉLASCOUR, souriant.

Oh ! ce sera bientôt fait : je lui dirai que tu n'es pas méchant.

PERLANGE, impalietité.

Ah bah ! tu plaisantes dans une affaire où il s'agit de la santé... non, je veux dire du bonheur de toute la vie.

BÉLANCOUR.

La voici, je crois. Tiens-oi à l'écart, et quand j'aurai parlé, je te ferai signe ; lu te présenteras.
PERLANGE, allant à gauche, à part.

Il y a trop de soleil sous ces petits arbres, et, cette année, les fièvres cérébrales...

Il V.1 se caclicr à droite.

twwwwvwwwvwwwvwwwiww

\VVV\\V\\V\\V\\V1V

SCENE VII

BÉLANCOUR, M"" <: DE VERLIEU, PERLANGE, caché.

BÉLANCOUR, s'hcUnanl Madame...

M""^ DE VETILIEU.

Monsieur Béiancour, sans doute?

BÉLANCOU1L.

Oui, madame, qui vient vous i)r«'sonli'r srs

hommages, et vous remercier surtout de ce que vous avez fait pour son neveu.

M""-' DE VERLIEU.

J'ai fait ce qu'une autre eut fait à ma place.

BÉLANCOUR.

Vous entendez bien, madame, que tout est dit, dès ce moment, touchant notre procès, et que...
PERLANGE, passant d'un autre côté.

Là, il fait trop humide, et les fluxions..

M"" DE VERLIEU.

Toutélailldit pourmoi, monsieur,mêmeavanlma première visite ici : mon intention était de ne pas plaider, de m'en rapporter à vous, de vous laisser examiner, juger, décider, et d'en passer par ce qui vous conviendrait le mieux.

BÉLANCOUR, « part.

Paul a raison, elle est charmante! (Haut.) Ce sont toujours les frais de gagnés.

M^{mo} DE VERLIEU.

J'y vois mieux que cela; car j'y gagne peut-être l'estime et l'amitié d'un parent que j'étais impatiente de connaître.

BÉLANCOUR.

Ah ! chère cousine... (A part.) Et c'est Perlange qui veut faire de cette femme une garde-malade ! elle n'en voudra pas. (/àTau;.) Chère cousine, d'une conciliation aussi franche, aussi cordiale que la nôtre, la transition à une proposition de mariage est toute naturelle.

M^{mo} DE VERLIEU, à part.

Est-ce qu'il voudrait m'épouser, lui?

BÉLANCOUR.

Oui, je suis chargé par une personne à laquelle je m'intéresse vivement de savoir si vous seriez disposé à renoncer aux paisibles douceurs du veuvage.

M^{mo} DE VERLIEU.

C'est selon.

PERLANGE, à part.

Ici le détail de mes qualités.

BÉLANCOUR.

C'est un honnête garçon qui trouve qu'on est bienheureux, quand on est malade, d'avoir une femme comme VOUS. _.-

M^o «> DE VERLIEU, à part.

C'est Paul! (Haut.) Mon cher cousin, vos protégés doivent rarement manquer d'obtenir ce que vous demandez pour eux; mais ceci veut un peu de réflexion. Du reste, je verrai, j'y songerai, et si je consens à cette union, ce sera en grande partie pour vous témoigner toute la confiance que vous m'inspirez et le vif désir que j'ai devons

être agréable.

BÉLANCOUR, à part.

Elle est ravissante! (Haut.) Chère cousine, c'est maintenant à notre amoureux de venir plaider lui-même sa cause. Le lui permettez-vous?

M^{mo} DE VERLIEU.

Dès lors que vous le protégez...

BÉLANCOUR s'incUuc, rejoint Perlange et lui dit bas :

Tout va bien; avance ! ton médecin t'attend.

VWl\V\V\V\|

\v\|\|\v\|v\|\|\v\|vv\Xv\v\|Xv\v\vwv

SCENE VIII

M^{'''} DE VERLIEU, PEfXLANGE, timide.

M^{'''} DE vEULiEU, scitts voir Perlciige.

Que de bonté! que d'amabilité dans cette famille! je lui devrai peut-être mon bonheur. PEii-LANGE, brusquement. Je vous remercie, madame; vous êtes en vérité trop bonne.

51TM» DE VERLIEU.

Ah! monsieur Perlange, vous voilà! Comment vous portez-vous?

PERLANGE.

Lien ! très-bien ! Peut-on ne pas se bien porter, quand on entend ce que vous venez de dire? M^{'''} <^ DE VERLIEU, soitriaüt.

Je ne savais pas que mes paroles eussent la vertu de donner la santé.

PERLANGE.

Ce bon Bélancour ! il a bien voulu vous parler de moi.

M["]= DE VERLIEU, étOntléC.

nie parler de vous?

PERLANGE.

Oui, madame, vous dire combien je sais apprécier vos rares qualités, combien je serais heureux de mettre à vos pieds mon nom et ma fortune ?

MTM^ DE VERLIEU, à part.

Ce n'était pas Paul! (Haut.) Ah\ c'est vous, monsieur, qui... c'est vous que...

PERLANGE, cmbarrassé.

Oui, c'est moi qui... que... et j'ai entendu...

jjme jjj, VERLIEU, vivement.

Oui, vous avez entendu que ceci demande beaucoup de réflexion.

Il n'est pas bien de se louer soi-même; mais je puis dire, sans vanité, que je ne suis pas un méchant homme.

M^{'''}= DE VERLIEU, finement.

Vous n'en avez pas l'air.

PERLANGE.

Jamais je n'ai fait de mal à personne. Je ne suis ni grondeur ni emporté habituellement, et je crois que ma femme... D'abord elle disposerait de notre fortune comme elle l'entendrait : elle aurait entière liberté; elle surveillerait tout, ordonnerait tout, elle ferait tout : je ne me mêlerais de rien. C'est mon système, et je ne m'en écarte jamais.

M""= DE VERLIEU, souriait.

Ce sont là, sans doute, monsieur, des qualités... fort agréables. Je vous suis, du reste, reconnais-sante de m'honorer ce point, sans me connaître, sans savoir...

PERLANGE.

Oh! je vous connais. Je vous ai vue dans une circonstance... Vous avez été sublime 1

M""= DE VERLIEU.

Permettez, monsieur, que la conscience du peu

que je vaudrais me détermine à la retraite devant des éloges.

PERLANGE.

Madame, je ne veux pas vous importuner plus long-temps pour la première fois. {A ;3rt>r.) D'autant plus que voici l'heure où je prends mon café. (Haut.) Mais je ne me liens pas pour battu; je vous ferai la guerre avec obstination : je reviendrai à la charge.

jime j)E VERLIEU, finement.

L'ennemi sera toujours bien reçu.

PERLANGE, à part.

Voilà une phrase de femme : elle a deux sens. (Haut.) Madame...

urne DE VERLIEU.

Monsieur...

PERLANGE, en se retirant, à part.

Cette union viendrait si bien à point 1 Je sens déjà quelques douleurs rhumatismales.

VV»VVVWfAArtA*MAiVVVVVVVVVVVVV*\VVVVVVVVVVVVVVVVVVVVVVVVVVVV\VV\

SCÈNE IX

Mme DE VEPxLIEU, seule.

Comment, c'était de lui que me parlait M. Bélancour! {Elle sourit.) M. Perlange a l'air d'être un brave homme. Une femme ne serait pas malheureuse avec lui ; elle serait souveraine , maîtresse : c'est bien quelque chose; et si je n'espérais pas... je l'épouserais! Car c'est si équivoque une veuve dans le monde!... mais Paul!... Mon ambition, mon rêve a toujours été de contribuer à l'élévation de

quelqu'un. Oui, je serais fier de pouvoir dire , en désignant un homme célèbre non pas seulement il est à moi, mais il est de moi. La célébrité, j'aurais pu déjà l'attacher à mon nom, en le mettant au bas de ces productions de mes loisirs que le public accueille avec empressement, et dont il ignore l'auteur; mais non, la vraie gloire d'une femme est de rester, elle, dans l'obscurité, et de faire briller au grand jour l'homme qu'elle aime. Ce bon, cet excellent Paul voilà un homme dans lequel il y a de la ressource. {Le voyant paraître, à part.} C'est lui! S'il m'avait entendue !

iWlWVWVWVWVWVWVtWVWVtAWVW^VWVWVWVWVW^WW*»

SCENE X

PAUL, de la gauche, MTMe DE VERLIEU.

PAUL, très-agité.

Madame, j'ai eu la témérité de vous écrire! et

vous comprenez pourquoi, dans ce moment, ierae

présente à vous, le cœur plein, non d'espérance,

mais de crainte.

mmt DE VERLIEU.

Monsieur Paul...

PAUL

Ah! tenez, regardez-moi sans colère... Je viens de tout avouer à mon oncle , et s'il était vrai que vous ne fussiez pas tout-à-fait insensible à mon amour, oh! il faudrait me le dire; il ne faudrait pas user de ces lenteurs convenues dans

le monde, et que je comprends lorsqu'il s'agit de passions médiocres ou feintes. Jlais irl, madame, en présence de l'iiomme qui vous doit la vie, soyez franclie avec la plus franche, la plus profonde ofs passions... Je vous aime, oh! je vous aime! Votre absence a été pour moi un intolérable supplice ; prononcez donc, madame; votre réponse sera un arrêt de vie ou de mon, j'attends.

$$M'' \wedge 6k \text{ VF.r.I.IEII.}$$

Mon Dieu! monsieur Paul... Quelqu'un!

PALL, désignant le vase à la droite du perron.

Eh bien, un mot, un seul mot de votre main...

dans ce vase... Je viendrai l'y chercher dan.s un

quart d'heure.

11 sort à droite.

iwwwwwvwwwvvwiiwviivwwwvvvwwwvvvv.vwww^

SCENE XI

MORAN, M^{'''}^ Dli VERLIEU.

m^{'''} de VIU'.LIEU.

Comment faire?... Quel parti prendre?... Il ne faudrait pourtant pas laisser mourir ce pauvre jeune homme... Eh bien!... je...

MOKAN, regardant à gauche si sa femme ne vient pas.

Pardon, madame, de venir troubler votre solitude ; mais vous avez été si bonne, si bienveillante pour moi durant les quinze jours que vous avez passés ici; votre raison est si supérieure, votre langage si persuasif... je viens vous demander un service.

M^{'''} DE VEULIEU.

Disposez de moi, monsieur.

MORAN.

Je ne vous apprendrai rien de nouveau quand je vous dirai que ma femme et moi nous ne vivons pas très-harmonieusement ensemble. Vous avez eu déjà la bonté d'apaiser plusieurs de nos querelles... Sa jalousie l'aill chaque jour des progrès effrayants: M^{'''} « Morau vient de me faire une

scène Elle ne veut pas que je regarde les

femmes... Il y a mieux!... elle ne veut pas qu'il y ait dans notre appartement une seule image de femme... C'est comme j'ai l'honneur de. vous le dire. Nous n'avons (jue des batailles... toutes ies batailles de l'Empereur... excepté celles

où l'artiste a mis des vivandières.

M^{'''}- DE VERLIEU, légèrement uiogueuse.

Eh bien ! monsieur, il ne faut pas regarder les

femmes I

IoRAN

Quand je ne les regarde pas, elle dit que j'ai l'air d'y penser.

. M^{'''} DE VERLIEU, de même.

^ ^ Eh bien! il faut vous défaire de cet air-là.

MORAN

Oh ! je fis une grande folie en épousant une femme plus âgée que moi ! Que sera-ce plus tard, dans dix ans?... car aujourd'hui elle n'est encore passable... presque... Quand elle est habillée!, elle peut se faire illusion, et moi aussi de loin à loin; mais dans dix ans elle en aura quarante-huit, et moi, je serai jeune cttrarc... Elle ne sera plus

MAGASIN THÉÂTRAL

passable, et moi je ne serai pas trop mal... Elle ne pourra plus s'abuser, ni moi non plus, et alors... alors, ce sera un enfer.

M^{""} DE VERLIEU.

I\Iais pourquoi donc vous êtes-vous mariés ensemble?

MORAN

Que voulez-vous, madame, je sortais du collège; j'avais vingt ans. Tous les jeunes gens de mon âge trouvaient Ernestine charniente... Vous savez, les jeunes gens de vingt ans ont des passions pour les femmes de trente.

5imc DE VERLIEU, souriant.

Non, monsieur, je ne savais pas cela; mais enfin quel conseil voulez-vous que je vous donne?

MOHAN.

C'est à ma femme que je vous prie d'en vouloir bien donner; car moi, j'ai pris mon parti. Si elle va trop loin, si elle me pousse à bout, j'irai en Suisse ou en Angleterre vivre en réfugié français.

a\^v\^\\|v|w\\|A\\V'^^|v|\\^|z|V\\|\\|\\'|^\\|\\^|\\^v|\\^w^|v|vv*

SCENE XII

MOUAN, M^{">--} IMORAN, M^{""} DE VERLIEU, BÉLAN- COUR.

MTM MORAN, brusquement.

Qu'est-ce que tu fais-là? Pardon, madame, je ne vous avais pas vue... Deux fermiers sont à la maison, ils t'attendent.

MORAN

11 était inutile de te déranger pour cela: il fallait m'envoyer un domestique.

M["]« MORAN

Qu'as-tu besoin de venir ennuyer madame?

MORAN, à JI/TM de f^erlieu. Madame, est-ce que je vous ennuie?

MTM<î DE VERLIEU, souriant.

Au contraire, monsieur.

M""* MORAN

Viens, suis-moi, tes deux amis t'attendent!

MORAN

Tu disais que c'étaient deux fermiers.

EiNSEMBLE.

Aiit nouveau de T. Doche.

Tais-toi <1oic, je l'en conjure, Ou bien ici, je te jure,

A l'instant, (t'is) Je fai.s un coup u'clalant !

Je connais la jalousie.

Je connais la Irenesie,

Kl je peux, {bis) Pour jamjis quiller ces lieux !

M"" MOKAN.

Viens, Morau, je l'en conjur?, Ou Lien ici, je te jure,

A l'inslanl, (lii.t.) Je fais un coup erlalanl!

Tu connais ma jalousie, Tu connais ma frene'sie.

Kl je peux, (bis) Ici l'anaclier les veux'

M"" DE VERLIetl, Allons, je vous en conjurg, Point de fureur, ni d'injure ;

A l'inslant (^ù), SuŤTcz-la, mon cher Moran, Ménagez sa jalousie, Redouiez sa frénésie ;

lin ces lieux (Ihs)^ C'est un e'clat scandaleux.'

M"" MORAN

Ah! madame, si vous vous remariez jamais, n'cpousez pas un homme plus jeune que vous... Si vous saviez....

REPRISE DE I;EÎ»"SKMBLE.

Morau et M"" Moran sortent par ia gauclie.

.\Vi\V\////////////////VVVVV\Vl\///V\///V\VKV\V\i\///V\////////VV

SCENE XIII

M™' DE VERLIEU, liÉLANCOUR, suivuut des tjeux Moran cl sa femme.

M"" DE vEraiEu, «ch/c d'abord.

Oui, il est vrai, voilà une chose à laquelle je n'avais pas songé • cette différence il'âge, c'est à peu près la même entre Paul et moi. BiûLANCOUU , revenant.

Chère cousine, pardon... Je...

M"" DK Vi-.raiEu.

Eh! mon Dieu! qu'avcz-vous, mon cousin?

nÉLANCOLMS.

!c suis dans une agitation!...

M"" DE VEULIEU.

Que vous est-il arrivé?

Un malheur!... un grand malheur!

M"" DE VEULIEU.

Qu'est-ce donc?

BÉLANCOUR.

Mon neveu vous aime; il vient de me le déclarer.

MTM DE VERLIEU.

Et TOUS appelez cela un malheur?... Je vous remercie du compliment.

BiLANCOUR.

Ah! c'est que vous ne savez pas... Constance et lui devaient se marier ensemble.

jjine jjj. VERLIEU, irès-Clonuic .

Ah! votre nièce?...

BÉLANCOCn.

Elle adore Paul, et Paul adorait sa cousine avant de tomber malade... Il paraîtque, sans le vouloir, vous lui avez inspiré... I^Iais si Paul ne revient pas à Constance, clic en mourra, j'en suis sûr.

M"" DE VEULIEU.

Que me dites-vous là, mon Dieu !

BÉLANCOUR.

La vérité. La pauvre enfant ne sait rien encore. Elle attribue la contrainte de Paul devant elle à un reste de souffrance; mais quand elle saura... Oh! non, elle ne le saura pas; j'ai dit à Paul de dissimuler et je suis veau vous parler, m'entendre

avec vous. Je compte sur votre raison, sur votre prudence.

jjm« DE VERLIEU.

Ils s'aimaient... ils devaient se marier... c'est dans leur union que vous aviez placé votre bonheur... Et Constance mourrait si... Monsieur, comptez sur moi, je renonce à des idées...

DÉLAXCOLR.

Eh quoi! vous-même...

M""^ DE VEULIEU.

Oublie/, ce qui vient de m'échappcr... Je liens à votre estime... j'imposerai silence à mou cœur; je n'écouterai que ma raison. Elle me dit que Paul, que M. Paul n'a pas pu, dans l'espace de quinze jours et durant une grave maladie, se passionner bien profondément pour moi, s'enthousiasmer de ce qu'il appelle mon esprit... Il n'est donc pas impossible de le détourner de moi et do le ramener à votre nièce.

BÉLANCOLT..

AI) ! VOUS éles une femme admirable... Fuyez, clierc cousine; que Paul ne vous retrouve plus ici, et alors...

M""« DE VERLIEU.

Fuir?... Non, ce serait un mauvais moyen. M. Paul m'a écrit, m'a parlé de son amour... U ferait un éclat, il serait capable de me suivre.

DÉLAXCOUR. .

Ah! mon Dieu.

jinie DE VERLIEU

Cet éclat pourrait nous perdre... je ne vois qu'un parti à prendre, c'est de désenclianter aux yeux de M. Paul la femme dont il est épris.

BÉLANCOUR.

Mais c'est impossible !

M"" DE VERLIEU, flpct'î avoir n'flêchi.

Oui, oui, c'est cela... {A Bélaricoiir.) Veuillez m'écouter : M. Paul ne m'a vue que durant sa maladie; car je l'ai quitté aussitôt qu'il a été hors de danger... Vous devinez pourquoi?

BÉLANCOUR.

Oui, et il dit que le souvenir de votre présence est comme une vision, comme un rêve.

M"" DE VERLIEU.

Oui, oui, cl depuis mon retour, aujourd'hui, il ne m'a vue qu'un instant pour me parler de son amour, et il ne m'a pas donné le temps do lui répondre deux mots.

BÉLANCOUR.

Eh bien?...

M""c DE VERLIEU.

Voici, monsieur, le rôle que vous avez à jouer près de lui: Vous lui dWcz... {Regardant à droite.)
Mais je l'aperçois à l'extrémité de cette avenue... S'il nous entendait!...

Elle court au perron du pavillon, nionle une marche,
fait signe à Riilancuur d'aller ù elle cl lui parle très-
vivcmenl à l'oreille.

Quoi!... Vous pensez?... (i^fnio de f^erlien lui parlant encore à l'oreille.) C'est bien! c'est bien!
M"" DE VERLIEU.

Le reste me regarde.

Elle rentre au pavilloa.

MAGASIN THEATRAL

WWVWW*Vk\VWVWWtW»AAVWVWVV\X\VIWVVVX\W*VWVWVV\\V

SCENE XIV

BÉLANCOUR, puis PAUL.

BÉbANCOUR.

Charmante femme I que d'esprit! que de raion! {Il se promène avec action.) J'ai la soixanaine; il
y a bien long-temps que je n'ai pas

plus pensé à l'amour qu'à mon premier maître 'école; mais je veux être pendu si, depuis un
quart d'heure, j'ai plus de trente à trente-cinq ans!

^ Paul ne voit pas son oncles il court au vase où il
espère trouver la lettre de 31°^' de J^erlieu.) Ah !

te voilà I

PACL, se détournant du vase.

Mon oncle 1 *

BÊLANCOOR

Eh bieni as-tu un peu réfléchi? t'es-tu un peu calmé?

PADL.

Oui, mon cher oncle, j'ai réfléchi; et tout en convenant que c'est un grand malheur pour moi de
penser que Constance m'aime encore, lorsque je n'ai plus que de l'amitié pour elle, je dois vous dire
qu'il ne peut y avoir de bonheur pour moi, que je ne puis vivre sans la plus aimable, la plus spiri-
tuelle femme du monde.

BÉLANCOUR, jouant la comédie.

Écoute, mon cher ami, je veux te parler comme un père. Nul plus que moi ne s'intéresse à ton bonheur. Tu n'aimes plus Constance, c'est fâcheux, mais ce n'est pas ta faute : l'amour vient et s'en va bon gré malgré nous, c'était du moins ainsi de mon temps. Tu ne veux pas épouser ta cousine, c'est fâcheux encore; mais j'aime mieux que tu ne sois pas son mari, si tu ne dois pas faire son bonheur et trouver le tien dans cette union.

PAUL

C'est Trai, mon oncle.

BÉLANCOUR.

Mais tu me parles avec exaltation de l'amabilité, de l'esprit de M"" de Yerlieu, et c'est ce que je ne saurais comprendre. {A part.) Je mens comme un diplomate.

PAUL

Quoi I mon oncle, vous ne concevez pas qu'on soit séduit par l'esprit, par l'amabilité, par...

Oui, sans doute, lorsque tout cela est une réalité et non pas une chimère.

PAUL

Que voulez-vous dire ?

BÉLANCOUR.

Qu'à moins d'avoir perdu tout-à-fait le sens, il est impossible de trouver dans M"" de Verlieules qualités que tu lui prêtes.

PAUL

Que je lui prête?...

BÉLANCOUR.

Elle est bonne, obligeante; mais pour de l'esprit, de l'amabilité, de..

. * Paul , MiBMur.

PAUL

Quel blasphème!

BÉLANCOUR, à part.

C'est juste! [Haut.] C'est que je viens d'avoir avec elle une longue conversation au sujet de la terre de Saiut-Calliste.

PAUL, vivement.

Ah! je comprends... elle aura prétendu {Jeutctre que ses droits sont plus fondés que les vôtres ; elle veut plaider peut-être contre vous... alors, elle n'a ni esprit, ni délicatesse, ni...

BÉLANCOUR.

Ne va pas si vite! ne va pas si vite! M"" de Verlieu a été au contraire d'une facilité!... Elle ne plaidra pas ; elle en passera par tout ce que je voudrai.

PAUL

Ah!

Ici, M"" = tic Verlicu descend ([uclques marches du perron, clic lient une letlie. Caclic'e derrière le vase, où Belantour seul peut la voir, elle écoule.

vwvvvvwxwvvvvwv

\V\\VVVV\\.\WVV^VWVvV*i

SCENE XV

PAUL, BÉLANCOUR, M"" DE VERLIEU.

BÉLANCOUR.

Oui, monsieur: ainsi vous voyez que je suis prévenu plutôt pour que contre elle Eh bien ! durant notre conversation, il lui est échappé mille bévues; elle ne parle pas français, la cousine... {Apercevant iM"" » de f^erlicu, bas à elle.) Oh I mille pardons !

M"" > DE VERLIEU, baS.

C'est bien! c'est bien!

BÉLANCOUR.

Elle a des idées... ou plutôt elle n'a pas d'idées. {Bas} Oh ! mille et mille excuses î

M""^ DE VERLIEU, baS.

Allez toujours I allez toujours !

BÉLANCOUR, à part. Quelle femme! {Haut à Paul.) En un mot, c'est la femme la plus char... {se reprenant) la plus...

11 regarde M"" de Yerlieu.

jjmc ijj. vERLiBo, ù part.

Ne le gênons pas.

Elle mcl la lettre dans le vase, sous les (leurs. PAUL.

La plus...

MTM DE VERLIEU, bas à Béloncour.

Sotte.

Elle rentre.

BÉLANCOUR, Jic voyant plus M"" de P^erlieu. La plus sottte que je connaisse. {A part.) Je mé-rite les étrivricres.

PAUL

Une sottte I elle!... ah! mon oncle!

BÉLANCOUR.

Oui, monsieur, ou bien je suis un sot. Prononcez.

PAUL, irrité, rapidement.

Eh bien ! mon oncle, je croirai plutôt cent fou que vous êtes...

BÉLANCOUR.

Mon ami, je te suis bien obligé 1

Pardou, mon oncle! mais je...

BÈLAKCOL'R.

Ah I c'est que je ne suis pas malade, moi, voistu, je viens de bien déjeuner. Je ne suis pas dans l'état de vertige où tu étais quand tu t'es épris d'une belle passion pour une chimère.

PAUL, se tairant le front.

Comment, mon oncle, je pourrais m'être abusé h ce point?... Oh! non, ce serait trop malheureux!

DÉLA!4CoUil.

Écoute , Paul ! je mets si peu de passion et d'amour-propre dans mes sentiaicns, en te parlant de la sorte, que voici mon dernier mot : Si tu persistes encore un jour dans ton erreur •, si demain tu n'es pas de mon avis sur le compte de SI""""^ de Yerlieu, je te laisse libre de l'épouser.

PAUL

Merci, mon oncle, merci. Quant à cette pauvre

Constance...

CÉLANCOUR.

Oli! rassure-toi, Constance n'est pas embarrassée de sa personne. Elle n'a que dix-huit ans et M""^ do. Ycrlicu en a plus de trente. PAUL , vivement.

r.llo n'en paraît pas vingt-cinq.

BÉLANCOUR.

Je ne parle pas de ce qui paraît, mais de ce qui est... Constance est jolie.

PAUL, de même.

J'en conviens-, mais >!"*= de Vevlieii, sans avoir la fraîcheur...

BÉLANCOUB.

Constance est à son premier amour, et M^{re} de Verriicu est veuve.

PAUL, vivement.

Oui; mais on dit qu'elle n'aimait pas son premier mari.

BÉLANCOUR, raillant.

Celle perspective pour le second I Si c'est toi, je te souhaite beaucoup de bonheur.

Il sort parla gauche.

vvvvvvvvvv

vvvvvvvvvv

\VV\\VVVVV\V\\VX'VW\VWV\VVVW

SCENE XVI

PAUL, seul.

C'est singulier! ce que vient de me dire mon oncle... je ne sais pas, je suis troublé... Il est vrai, je n'ai pu apprécier le mérite de M^{re} de Vurlicu que durant une maladie, tandis que j'avais la lèvre et le délire ; mais cependant il me semble... c'est que mon oncle, qui a de l'esprit et du sens, est sûr de ce qu'il dit, à ce qu'il paraît; et puis, c'est un homme juste, incapable d'une calomnie.

\\x\\|||%v\\||v\\|||v|w|\\v\\vv\\|

| Vvv|v\\|||*\\|,|w| »

MORAN, PAUL

MOBAN, à part, de la gauche.

Enfin, j'ai pu lui échapper; mais je suis sûr

qu'elle me cherche... qu'est-ce que je disais?

PAUL

Ah! c'est toi, mon ami?

MORAN

Oui, je viens de rompre mon ban pour quelques minutes.

PAUL

Et tu vas sans doute présenter les hommages à M[™] de Verlieu ?

MORAN

J'ai eu déjà cet honneur.

PAUL, à part.

Voyons. {Haut.} N'est-ce pas qu'elle est charmante ?

MORAN, à part.

Ma femme qui est cachée par là. {Très-haut.} Charmante!... charmante!... cela dépend des goûts.

Mais, ce matin, tu disais qu'il c'est un ange.

MORAN

Un ange, un ange... assurément, sous un certain rapport... pour soigner un malade.

PAUL

Quelle figure distinguée! que d'expression dans le regard !

MORAN

Eh bien ! non, je ne trouve pas. C'est une figure qui ne dit rien et un regard qui ne dit pas grand' chose. {Très-haut.} J'aime mieux la tête de ma femme, c'est plus élevé. {A part.} A cause de sa longue taille.

' PAUL

Tu ne peux pas nier du moins que l'esprit de M[™] de Verlieu...

Ici M^{mf} Moran paraît au fond.

MORAN

Comme sa figure, commun.

PAUL

Ses manières...

MORAN^

Comme son esprit.

PAUL

Une grâce...

MORAN.

Un peu gauche. En un mot, c'est une boi-, femme très-vulgaire.

PAUL

Vulgaire !

UORAN.

Ce que nous appelons une bourgeoiscstimable.

PAUL

Cependant tu dois convenir...

MORAN

Je conviens qu'à ta place, la reconnaissance me ferait un devoir de prêter à M[™] de Verlieu des qualités qu'elle n'a pas... je la trouverais assez jolie, assez aimable; je le dirais du moins, parce que...

PAUL

Quoi! si tu étais libre, tu ne serais pas heureux d'épouser une femme comme celle-là T

MAGASIN THEATRAL

MOHA« , aperccvau sa femme.

lamais! jamais! [Il fuit.) Ah! mon Dieu!

Sa femme le poursuit.

PAUL, seul, crorjanl Moran là.

Toutefois il me semble... Comment? il n'est plus là! il m'a quitté brusquement parce que je lui faisais l'éloge de M[™] de Verlieu. Lui aussi est de l'avis de mon oncle! lui, Moran! le plus facile des hommes! {Agié.) .Je ne sais plus où j'en suis... Ce que c'est que de nous! Maintenant, ce ne sera pas sans crainte que j'aborderai M[™] de Verlieu... j'aurai peur, en lui parlant, de souffler sur un fantCime et de le voir s'évanouir. Oh ! je ne puis demeurer plus long-temps dans cette incertitude... il faut que je sache... Voyons d'abord si elle m'a répondu. [Ilmefla main dans le vase et en lire le billet.) Oui, voici une lettre... je suis presque sûr de ce qu'elle contient... un refus. {Il ouvre et lit tout bus.) Qu'est-ce que j'avais dit? Elle refuse ! {// Ut tout haut.) « Je ne crois pas un » mol de votre tendresse; les hommes sont si j) changeans, si bizarres, si je ne sais quoi, que.. » (Il parle) Je m'étais imaginé qu'elle devait écrire comme un ange, et... {Il tourne le feuillet.) Voyons la fin. (// lit.) « Du reste, allencdz-moi près du » perron, je vais y venire. » {Parlant.) Est-ce qu'elle met un e à la fin de venir? oh! non, c'est vin agrément... non, c'est un cl... Il y a dans cette lettre plusieurs fautes d'orthographe, mais qu'importe?... (M[™] de P[^]crliu -paraît et descend lentement les marches du perron. Elle regarde Paul avec amour et regret; puis, elle témoigne par un fjesté que son pa-'ti est pris.) Les esprits élevés s'occupent-ils... autrefois, c'était une marque de distinction d'écrire comme les cuisinières d'aujourd'hui. Je vais donc la voir! {Il regarde la lettre.) Oh! oui, c'est un e... c'en est un... La voici.

Il met la lettre dans sa poclic.

tvv\w\vv\|vv\|v|v|vv|vww|vv\|wv|v|vwwwivxv\|v|\\|v|vvv

SCENE XVIII

PAUL, M"[>] DE VERLIEU.

M"" de Verlieu r'ra un peu Lourgeoisomcul et sera un peu gauchie. Cette scène doit être jouée sans exagération, avec beaucoup d'art.

mme DE vEr.LIEU.

Ah! monsieur, vous voilà?

Madame 1

M"-« DE VEILIEU.

Y a-t-il long-temps que vous m'attendez?

PAUL

Si Ir. durée de l'attente se mesure à l'impatience où j'étais devons revoir, il y a un siècle, madame.

M"" DE VERLIEU.

Ah! un siècle!... mais savez-vous qu'un siècle se compose de cent ans ? vous exagérez, monsieur, et je n'aime pas les hyperboles.

PAUL

Ce d'cq e&t pas une, madame, lorsque je vous

dis que je serais le plus heureux des hommes dô pouvoir vous faire accepter mon nom.

jjme DE VEULIEU.

Oui... oh 1 je sais bien, pour nous obtenir, il n'est rien que ces messieurs ne fassent : ils mentent, ils mentent! puis, six mois après la noce, l)rrrrrt!... Il y a d'ailleurs des personnes à qui le mariage ne convient pas, et je suis, moi, de ces personnes-là; il y faut trop de patience et de persévérance. Oh! je vous parle franchement. Libre, je suis bonne, obligeante, bienveillante, dévouée ; mais enchaînée, je ne suis plus rien. Toute chose qui me paraît imposée, me pèse, m'écrase... j'étais née pour être veuve; m'y voici, je m'y tiens,

PAUL, ci part.

Quel langage!

Bime DE VERLIEU, SOUriaUt.

D'ailleurs, vous, monsieur Paul, je ne vous connais pas. Je ne sais de vous qu'une chose} c'est que vous avez été malade.

PAUL

Ah! madame, croyez que ma reconnaissance...

M^{TM^} DE VEBLIEU.

Dah ! les soins que je vous ai donnés, je les aurais donnés à d'autres; à M. Moran, à M. Perlangé, à votre jardinier, s'il se fût trouvé dans votre position. C'est une affaire d'humanité !...DieuI comme vous battiez la campagne dans votre délire... c'était drôle 1 et j'en ris.

Elle rit.

PAUL, à part.

Quel désenchantement!

Félix paraît.

M^{TM'}^ DEVEKLIEU, à Puul.

Pardon, monsieur, voici que votre oncle m'envoie chercher pour la signature d'un sous-scings privé.

FÉLIX, donnant une lettre à Paul.

Une lettre pour monsieur.

Il disparaît,

11""» DE VEELIEU.

Ain des Chemins de fer.

Adieu, monsieur P.iul, je vous laisse, Je vais partir; mais au retour.

Je vous dirai si ma tendresse Veut Lien répondre à votre amour.

En attendant, mangez bien ! du courage!

Reprenez votre teint brillant ; Car, la sanle convient fort en me'nage.

PAUL, fi part.

Manger; manger! Dieu, quel terme choquant !

ENSEMBLE

PAUL, l'allés, madame, je vous laisse, El je vois trop bien qu'en ce jour, Votre dillicile tendresse Ne peut répondre à mon amour, jilinc DE VERLIEU, Adieu, monsieur l'iul, etc.

il/"" de. Verlieu sort par la gauche en soupirant et Jetant un dernier regard d'atnour à Paul qui reste tout péHJic à sa place.

t4(MWViWV\VVVWWVWVW\|VVWlWtV\WVWVW\|V\VVV\|W\|t\VVV\l

SCENE XIX

PAUL, après avoir rêvé.

Décidément, mon oncle a raison; la femme que j'attendais avec tant d'impatience était un fantôme créé par mon imagination. Ce fantôme est encore dans ma tête, dans mon cœur; je le vois, je l'entends, je le sens; mais ce n'est pas M^{me} de Verlieu qui peut le réaliser. (Se frottant les yeux.) Oui, c'est clair, je suis bien éveillé; voici un pavillon, voici des arbres, et me voilà bien, moi, debout; {Use promène) et voici bien une lettre. De qui est-elle? de Constance!... Que peut-elle m'écrire? (/ lit tout haut.) « Cher ami, je le vois, » l'indifférence dans ton cœur a succédé à l'amour; » tu m'évites, tu me fuis, et je suis malheureuse! » Oh! reprends tes habitudes près de moi, je t'en » supplie ; et si je ne dois plus être ta femme, re- » garde-moi au moins comme la plus tendre des » sœurs. Je t'attends, Paul, ne tarde pas à venir. » Elle ne met pas un e à la fin de venir, elle ! pas une faute d'orthographe! {Ilsourit et dit à demivoix.) 11 faut recommander la discrétion à mon oncle , sans quoi je passerais pour fou dans le pays.

VWVWiV\WWW'XVVl'WW\WVtVVWWWV*.\VV\VV\IWV\|WWWVVVVV

SCENE XX

MORAN, M^{re} -> MORAN, PERLANGE, M^{me} « DE VER- LIEU, RÉLANCOUR, CONSTANCE, PAUL, IOMS de la gauche.

M^{re} DE VERLIEU, à part.

Oui, oui, il faut partir.

PERLANGE, à M^{me} de P^{er}lieu.

Eb bien, madame?...

M^{me} DE VERLIEU.

Vous me voyez toute triste, toute contrariée; il faut que je reparte dès demain... une affaire des plus urgentes...

BÉLANcouR, jouant la comédie.

Restez encore quelques jours. Perlange qui va partir pour Paris se chargera d'aller voir votre homme d'affaires. {Bas.) Partez dès demain !

PERLANGE, ravi.

Quoi, madame, c'est à Paris que vous allez?

M^{me} DE VERLIEU.

Oui, monsieur, il est indispensable que j'y sois trois jours.

PERLANGE , suppliant.

Oh! alors, madame, je ne partirai que demain, et je serais bien heureux d'être votre cavalier, soit dans votre voiture, soit dans la mienne, à votre choix.

M^{me} DE VERLIEU.

J'accepte, monsieur, avec grand plaisir.

PERLANGE, à part, ravi.

Un tête-à-tête de deux jours ! {Se ravisant.} Ccs,t bien agitant !

M^{'''} DE VERLIEU.

Adieu donc; j'avais m'enfermer jusqu'à ce soir , j'ai des papiers à examiner, des lettres à écrire...
M^{'''} MORAN, heureuse.

Adieu, madame. {Regardant son mari.} Une occasion de moins pour ce mauvais sujet.

M^{'''} DE VERLIEU, Ô part.

Enfin ma raison l'emporte.

Elle donne la main à Perlange.

PA3L, à part.

Mon illusion qui s'enfuit!

Il se retourne vers Constance et lui tcml la main. M^{'''} MORAN, à son mari qui regarde M^{'''} de f^erlicu. Eh bien! que regardes- tu là?

Paul et Constance remontent la scène.

MORAN

Une personne charmante. {Mouvement de M^{'''} Moran.} Et c'est toi, ma femme.

JKie DE VERLIEU.

Air :

FINAL DE J. DOCHE

Adieu, mes amis, je vous laisse.

Je resterais avec plaisir ; Mais je ne puis, le temps me presse, Dès demain ii me faut partir.

Souvent notre cœur nous entraîne.

Mais on ne peut ce que l'on veut ; Alors, la raison souveraine Enseigne à vouloir ce qu'on peut.

Perlange V accompagne en lui donnant ta main jusqu'au perron^ là, M'^ de Verlieti salue tout le inonde. ENSEMBLE.

Adieu, mes amis, je vous laisse, etc.

SCENE PREMIERE

M. el M"" PERLANGE. {M""> de Ferlieu.)

M'B'Perlange donne le bras à son mari ; ils viennent du fond ; l'erlange a sous le bras un in-8° broché.

PERLANGE, avec expansion.

Ali ! que la mer est une belle chosel et comme c'est fortifiant les bains qu'on y prendl... J'en prendrai un autre ce soir, n'est-ce pas, ma chère amie?

H"" PEntANCE.

Comme tu voudras, mon ami.

PEULANGE.

Non; c'est comme tu voudras, toi, je tiivrai ton avis.

M"""" PEULANCE.

Eli bien, nous venons. En attendant, je vais donner des ordres pour ton déjeuner.

PEULANCE.

C'est cola, cbàrc amie; puis, pendant que je ferai ma sieste, tu travailleras près de moi à la troi-sième partie de ton roman.

M"" PEULANCE.

Chut!

PEULANCE,

Mais pourquoi garder l'anonyme? il me serait si agréable de pouvoir dire: J'ai pour femme... un homme de lettres.

M""« PEULANCE.

Tu m'as promis d'être discret.

PEULANCE.

Allons, c'estcouvenu ; vas ordonner mon déjcuri'M-; mais avant, je dois prendre mon verre d'eau ferrugineuse... c'est une bonne chose; mon estomac n'est plus aussi paresseux, il fonctionne même avec une activité dévorante.

M"""" PEULANCE, UH pCU rithleUSC.

Tu trouveras ton eau ferrugineuse dans ta chambre.

PEULANCE,

Je te suis , ma chère; j'ai un mot à dire au garçon.

On sijnncc ù gaui lie.

■ '" « PEULANor,, à ■part, ni entrant à droite, premier plan.

C'eit do l'eau puro quo JQ lui fais proodio.

SCENE II

UN GARÇON, l'ERLANGE.

LE GAUÇON

On y val

PEULANCE.

Dis-moi, mon ami?

LE CAUÇON.

Monsieur l

PEULANCE.

Recommande au monsieur qui loge au-dessus de ma chambre de mettre ses bottes tout doucement, le matin.

LE CAUÇON.

C'est une dame.

PEULANCE.

Ahl tant mieux I c'était par précaution!

Il se dirigu vers lu cliamhic à droite. On sonne. LE GAUÇON,

C'est encore M, BclancourI

PEULANCE , au garçon.

M. Bélancour, dis-tu?

LE CARi;ON.

Oui, monsieur.

PERLAKGE.

De Cbâlons? ^

LE GARÇON

Oui, monsieur,

PERLANGE.

Il est ici?

LE GARÇON

Depuis lier aj soir.

vv\\|v|\\|\\|\\|v|\\|\\|v|w|\\|vx|v|vvvvvnxv|v|\\|v|\\|vx|vv|\\|w|*

SCENE III

DELANCOUR, PERLANGE.

ri'lancour sortant de la première porte à gauche.

BÉLANcoLU , «H garçon , lui donnant une lettre, Ilâtez-vous, le courrier va partir.

Le garçon sort par le fondL PEULANCE.

C'uît donc lui, mou cher ami?

A TFxENTE ANS, OU UNE FEMME RAISONNABLE.

BÉLANCOUR , éIOUîé.

Perlang! {Ils s'embrassent.) Et quel bon veut t'amène à Boulogne?

PERLANGE.

Quel bon vent?... la crainte d'un rluumatismc.

BÉLANCOUK.

Agréable surprise !

PEULANCE.

La médecine homœopaihique.

Ta femme est-elle ici?

PERLAN'GE.

Puisque j'y suis! Est-ce que le corps va jamais sans l'ame?

BÉLANCOUR, souriatit.

C'est toi qui es le corps ?

PERLANGE.

Et Paul? et sa femme Constance? t'ont-ils accompagné?

BÉLANCOUR.

C'était une partie arrangée entre eux et le couple Moran... cela s'est rompu... ils ne savent pas s'entendre.

PERLANGE,

Ah çàl est-ce qu'on ne vit pas en bonne intelligence?

BÉLANCOUR.

Pas trop; depuis un an qu'il est marié, Paul est triste, rêveur... Constance est boudeuse... Mme Moran jalouse plus que jamais, et Moran, un pauvre crucifié.

PERLANGE.

Lorsqu'un ménage ne va pas bien, c'est toujours la faute de la femme I

BÉLANCOUR.

Les femmes disent le contraire; qui décidera? Ab çà, mais toi, es-tu heureux?,, la charmante cousine...

C'est un trésor! Tu sais que je l'accompagnai à Paris lorsqu'elle quitta ton château... j'eus le bonheur de lui rendre quelques services dans la capitale, ctau moment où elle croyait sa fortune réduite à rien, par l'imprudence de son notaire ; au moment où ses amis l'abandonnaient, je lui offris mes cinquante mille livres de rentes. Elle fut vivement touchée de ce procédé... et merefusa cependant. Mais quelques jours plus tard , le malheur qu'elle craignait n'étant pas arrivé, elle eut la générosité d'accepter ma main. Oh I mon ami, je l'épousai bien à propos ; juste au moment où l'état de ma santé allait mo livrer aux soins intéressés et incomplets de gens mercenaires. Ce fut une bonne fortune pour moi que ce mariage; je m'en félicite tous les jours... je n'ai qu'à me laisser faire pour être heureux, et j'étais vraiment né pour cela. Si j'avais été oblige de faire mon bonheur moi-même, je n'aurais pas eu assez de force de caractère; je l'aurais toujours manqué, comme mon café, quand je m'avise de le faire.

BELANCOUR.

L'aimable cousine!... Est-elle visible? Puis-je

lui présenter mes hommages?

PERLANGE.

Tiens, tiens, la voici I

t\VWVVV\^'WW\VWVWVWVW\VWVWV\V\\WVVtVVtWVW\VWVV\V

SCENE IV

Les Mêmes, M"* PERLANGE.

jjme PERLANGE, SaiiS VOIT BélancouT .

Mon ami, ton eau ferrugineuse t'attend.

Je suis à elle; mais regarde un peu de ce côté.

Mine PERLANGE, charmée.

M. de Bélancour, mon cousin 1

Elle passe à côté de lui.

BÈf.ANCOUR.

Oui, chère cousine, heureux de vous revoir après un si long temps.

PERLANGE.

Ce n'est pas ma faute si nous ne nous sommes pas revus; ma femme a voulu absolument que je vendisse la campagne que j'avais auprès de la tienne... tu comprends qu'alors... Mais pardon... je vais... (A sa femme.) As-tu fait fermer les fenêtres à cause du courant d'air?

il"" PERLANGE, souriant.

Oui, mon ami, n'aie pas peur; tu peux entrer hardiment.

PERLANGE, mettant un mouchoir sur sa bouche.

C'est égal, on ne saurait trop se garantir...

Il entre clans sa cUamlirc. Premier plan, à droite.

V\VV\\W\VVVVW\VV\WVV\VV\\VV\A.\\|\\W\V\\V\\W\WWWVVVViW

SCENE V

BÉLANCOUR, M-" PERLANGE.

M""^ PERLANGE, vivemcnt agîtCc.

Ah! mon Dieu, monsieur, est-ce qu'il est ici?

BÉLANCOUR.

Non, grâce au ciell raasurcz-vous. Mais peu s'en est fallu qu'il ne m'aconipagnût.

a""<' PERLANGE.

Du reste, nous nous exagérons peut-être le danger d'une semblable rencontre. Depuis mon départ de votre château, il ne m'a pas revue; il sait que je suis mariée; il ne pense plus à moi et sa femme, d'ailleurs, est si aimable, si jolie...

BÉLANCOUR.

Oui, oui, sans doute; mais pour tout au monde je ne voudrais pas qu'il vous revit.

M "" PEULANGK.

Il vous parle donc de moi quelquefois?

BÉLANCOUR.

Oui, de vous quelquefois, mais très-souvent Je ce qu'il appelle sa vision; son fantôme; et il dit que s'il existait une femme, telle qu'il a cru la voir dans les rêves de sa maladie, cette femme serait digne des hommages de toute la terre.

MAGASIN THEATRAL

M''' rEfiLAHCĚ.

Pauvre Paul I

cf.i.AScoun.

Vous senlez dès lors ce qui arriverait, s'il venait jnmais à savoir que ce qu'il prend aujourd'hui pour un révc est une belle el bonne réalité, pour laquelle il s'était si vivement passionné

5,mo pnni.AJiCE.

J'aurai bien du bonheur à le revoir dans dix ans 'ici; car alors cela n'aura pas le moindre inconcnic:'.t.

BĚI.ANCOLH.

Mcitons-cn quinze ou vingt par prudence. Les grAccs cl l'esprit sont dangereux bien long-temps. Mais parions de vous, maintenant, chère cousine ! Êtes-vous lieureuseV Oui, je le vois, cet épa-nouissement, cette sérénité...

MTM" PERI.AKCF,.

Sont mon ouvrage. Je suis toujours parvenue à nie les donner, à force de volonté. {Souriant.) Et puis je n'ai pas de grands cITorts a faire pour (Urc contente de mon sort. [Soiinanl un peu plus.) Je voulais épouser un jeune homme, j'ai rencontré mieux que cela : j'ai épousé un enfant, oui, un grand enfant; M. Perlanfr en a toute la candeur, toute la simplicité.

DĚLAMcoLn, souriant.

Peut-être aussi tout l'égoïsme.

M^{'''*} PEIII.ANCE.

Mais c'est un égoïsnic si ingénu, si instinctif, si peu calculé, qu'il est bien pardonnable, qu'il est même amusant quelquefois.

ntLANCoun

Ah! sans doute.

il^{'''} PF.IU.ANGE.

Et puis il y a tant de Djoillienr, si vous saviez, à faire celui d'un brave homme! M. Perlange est ii confiant; il ne s'avise de rien.

Air, Un Pirg-e.

■le lui mcls s.i tr.ivjlc, Je lui lis son journal. S'il se plaint , je lu (lai If Pour (lissipcrsdn mal.

Son Ijonlioiiir l.iit iiii j"i':, ICt pour trouver le niicu, Il suffit (luc je voie Qu'il c'Sl content du sien.

nti-ANCoun.

Il serait bien difficile!

M"" rEIII.ANCF.,

Enfin il ne sait pas s'il doit penser, ni ce qu'il doit penser, tant il s'en rapporte à moi sur toutes choses, cl je vous assure qu'à part qu'il mange, qu'il l)oit el qu'il marche loul seul, comme uri grand garçon, c'est moi qui fais le reste de ce qui le regarde.

D(a-ANCOCB.

El a-t-il toujours la manie...

■""e rEULANCK, 5o»r/a»f.

De prendre des précautions contre les maladies futures? Oui. Il dit qu'il en est de la santé comme

de la politique, cl que les mesures préventives sont très-salutaires. Aussi, tous les malins, il s'écoute respirer, il se tâte le poulx; il s'inspecte, il s'espionne, et à la moindre apparence d'insurrection dans le sang ou d'émeute dans les nerfs, il court à moi cl me consulte. D'ailleurs il n'a pas grande foi à la médecine depuis que nous sommes maries; c'est moi qui suis son Ilippocrate. Du reste, il se porte à merveille; il fait trois repas très-copieux; il dort pendant dix heures, se promène long-temps sans fatigue quand je suis avec lui, et j'y suis presque toujours, car je l'aime; il est si bon, si honnête homme, si estimable! il se croirait perdu, si je n'étais pas là. Oui, oui, si je l'abandonnais une demi-journée, je suis sÛTC qu'il crierait au secours! Et tenez, tenez, je l'entends ; il vient à moi : il a besoin do quelque chose.

IXVWWWW

WVWWIV-VWW

wwwwvv

SCEiNE VI.

Les Mêmes, PERLANGE.

rEULANCE.

Ma chère amie, quand tu n'es pas là, ces domestiques!... ils sont si maladroits, si peu soigneux, je ne trouve rien à sa place, il faut chercher... jjmc PEHLANGE , après avoir souri à Jidlancour. Al-lons, allons, je viens, je viens; ne te tourmente pas, mon enfant.

pEiii.ANCE, ri Bélancour.- Pardon, mon ami; mais c'est que nous clierchoDs toujours les choses ensemble.

u""e PERLANGE, à Vdlancour.

Et c'est toujours moi qui les trouve.

VXVWWIWWVWWVWWVWWAWVWWVWWVWXWWVWWVII

SCENE VII

UÉLAN'CGUR , puis UN GARÇON.

BÉTANCOUn.

Quelle femme! Que de mérite, que de dévouement! et cela avec un mari comme ce bon Perlange! Je le vois, elle n'a pas encore oublié Paul ; elle ne l'oubliera peut-être jamais, et malgré cela... Ah! si toutes les femmes étaient ainsi!

Air : Si ma femme me voyait, Al> ! si lu femme le voulait.

Quelle ivresse pour tous les hommes !

Oui, pour nous tous, tant que nous sommes, T.c lionlicur serait au complet.

Oui, le bnnlieur serait complet.

On no verrait sur la terre

Pas un seul mauvais sujet.

Pas un seul célibataire. ..

Ali . ' si la femme le voulait {lis} !

Oui, mais elle ne veut pas!... El moi qui écris 1 Paul pour l'engager à venir me rejoindre; qui lui fais de Roulogne une description... (// sonne, un garçon parait.) Avez-vous mis ma lettre i la poste

7

tE GARÇON, montrant la lettre.

J'y allais.

BÉLANcouR, la prenant Donnez; c'est bien. {Le garçon sort.} Je vais lui écrire, au contraïie, que Boulogne est un endroit détestable.

Il rentre chez lui. Premier pian, à gauche.

PAUL, MORAN, LE GARÇON

Paul et Moran vieuucul du fond.

LE CAUçoN, allant au fond Veuillez, messieurs, attendre dans cette salle. Je vais savoir quelles chambres sont disponibles.

PAUL

Allez.

LE CAUços, revenant.

Ces deux dames qui surveillent leurs bagages sont les femmes de ces messieurs?

Mor.AN, tristement.

Oui. {À part.) Ilolasl

LE GARÇON

Alors, il ne faut que deux chambres.

PAUL et UORAN.

Quatre! quatre!

LE GARÇON , désignant la gauche, second plan. Nous en avons ici deux qui communiquent ensemble

MORAS, vivement.

Qui communiquent? Pour monsieur et sa femme.

PAUL, vivement.

Non, pour toi.

LE GARÇON

Je vais voir.

Il sort par le fond.

PAUL, MORAN

MORAN

Tu les prendras, mon cher, c'est pins commode.

PAUL

Je te les cède.

MORAN

Entre amis on ne fait pas de cérémonies.

PAUL

Pourquoi en fais-tu? Pourquoi ne les prendstu pas?

MORAN

Parce que... parce que...

PAUL

Parce qu'elles communiquent ; parce que In veut être libre? Eh bien ! j\ : veux l'être aussi ; je veux pouvoir sortir de ma clianil>re cl y rcilicr sans déranger ma femme.

HORAN.

Eh bien! j'ni la même raison. Je ne veux pas me trouver toujours en face d'une grimace. Si tu savais ce que c'est qu'une scène de jalousie!

PAUL

Si lu savais ce que c'est qu'une scène de bouderie!

MORAN

J'aime encore mieux une femme qui ne dit rien qu'une femme qui pousse les hauts cris.

D'ailleurs souviens-toi que ce qui nous a fait revenir sur le parti que nous avons pris de ne pas aller aux bains, c'est la rétlcxion que nous aurions ici un peu plus de liberté, de distraction, que dans la solitude de nos campagnes.

MORAN

Voilà pourquoi je ne veux pas de ces deux chambres!

PAUL

Ni moi non plus!

MORAN

Eh bien! tu n'es pas forcé... On les donnera à quelque bon ménage.

PAUL

Elles pourraient bien rester vacantes toute la saison.

HORAN.

Je te laisse, parce que...

Air de J. Doche.

En attendant le garçon, Je vais rejoindre ma femme.

Je suis sûr que dans son ame Elle conçoit un soupçon.

PAUL

Mon cher, tu la crains peul-être 1 C'est que tune sais pas être De cette femme le maître.

MOBAN.

Je suis son humble valet.

ENSEMBLE

En attendant, etc.

En attendant le garçon, Oui, va rejoindre ta femme ; .Te suis sûr que dans sou amc Ellecoi qu'il un soupçon

Moran sort par le fond.

rWWWWWWWWWWWWKWWVWWVlWWWWWWWWVt^M^

SCENE X

]la femme n'est pas jalouse, elle... C'est un flimiole! une indill'érnce ! {Soupirant.) Ah ! k [il s' assied et appuie sa tcte sur su main) j'ai beau faire! j'aime Constance, oui, je l'aime assurément: mais je sens que je pourrais aimer davantage.

MAGASIN THEATRAL

Oui, il y a de ces paroles d'amour, d'enthousiasme, d'adoration que je ne lui dis pas, et que je di-rais à une autre, à une autre feranic, s'il o11 existait une telle que co fantôme de mon imagination, qui se place toujours entre Constance et moi. Inévitable image d'uu être qui n'est pas, je le sais; qui ne peut pas exister; qui n'a jamais vécu que dans mon cœur; qui n'a jamais eu de réalité que dans mon cerveau. Assemblage de toutes les perfections, de toutes les grâces; création qui n'a pas d'autre auteur que moi! {TrésexallÉ.) Eli bien! je suis comme Pygmalion : j'adore mon ouvrage!

I\\VW\\iVW\\WVWfW\\WV\\V\\V»A*\\W\\WXVV\\'W.X'VV\\'A\\V\\VWV\\V\\V

PAUL , LE GARÇON

LE GARÇON

Monsieur, il ne nous reste plus que quatre chambres : ces deux-là qui communiquent, comme j'ai eu l'honneur... et deux dans ce couloir (à droite) qui sont séparées.

PAUL

C'est bien, je prends celles qui sont séparées.

Il sort parla droite, au second plan.

LE CANÇON.

L'autre aura le mauvais lot.

tVViAvVVVtV\\A.XVVVVVXXVVV\\AVtV\\A-VV\\AVVVVVV\\X\\V\\VVV\\^\\VV\\VVV\\V\\V

SCENE XII

LE GARÇON , MORAN , M"" » MOKA!>f, puis CON- STANCE, Garçons et Femmes ponant des ef- fets, tous du fond.

M" ^ MORAN, à son mari.

Où étais-tu donc, coureur?

MORAN, chargé de paquets.

Ah ! bah ! dépêchons-nous.

Il va vers la druille.

LE GARÇON

Pardon , monsieur , votre ami a pris ces deux chambres.

MORAN, a part.

L'égoïste I

LE GARÇON

Nous n'avons plus que ces deux pièces qui communiquent.

M"" MOUAN, entrant à gauche, second plan. Eh bien ! entrons.

Elle fait signe au porteur.

CONSTANCE, entrant par le fond.

Où sommes-nous?

LE c.\T.<iOy^ désignant la droite.

Ici, madame.

LcsporU'uri entrent, Cunstance suit.

■ORAM, à part.

J'ai toujours joué de malheur. (Haut.) Dis-moi, garçon ?

LE GARÇON

!\Ionsieur?

MORAN

Il n'y a donc plus rien dans l'hôtel î

LE GARÇON

Plus rien.

MORAN, emporté.

Qu'est-ce que ça veut dire , un hôtel où il n'y a plus rien ?

LE GARÇON

C'est un hôtel où tout est pris.

Ici les porteurs sortent des deux chambres et disparaissent par là fond.

MORAN

Est-ce qu'on peut fermer la porte de communication?

LE GARÇON

Non, monsieur.

HORAN.

Y a-t-il deux entrées dans le couloir pour les deux chambres?

LE GARÇON

Monsieur, j'en suis fâché; mais il n'y a qu'une entrée pour les deux.

MORAN, colère-

C'est très-incommode L... ça n'a pas le sens commun.

LE GARÇON, en sortant, à part.

On dirait qu'il a peur de sa femme.

M^{""} MORAN, brusquement, sortant de sa chambre.

Eh bien! tu restes là? (L'/e regarde au fond de la salle.) Tu causais avec quelqu'un ?

UORAN.

Avec le garçon.

M^e MORAN, aigre. Les garçons ont la voix bien douce dans ce pays-ci !

UOItAIf.

Et les femmes l'ont bien rude dans le nôtre I

M^{""} MORAN

Veux-tu venir?

MORAN, déposant les paquets qu'il tient.

Écoute, chère amie, jeté l'ai déjà dit plusieurs fois : plus de jalousie, je t'en supplie, ou tu me feras faire un coup de ma tête... Je suis né pour être fidèle, c'est vrai; mais ne compte pas trop sur mon penchant... Si tu me tourmentes... si tu... je suis capable de... J'en aurai des remords... Mais j'aime encore mieux le crime que le malheur.

M^{""} MORAN, trépidant.

Veux-tu venir?

MORAN

Tu ne seras plus jalouse?

M^o UOBAM Eh bii'n, noH.

UOR\N.

Si j'entre, tu ne me feras pas de scône de fureur?...

U^'^ UOKAN.

Non, viens 1

MOKAN.

Pas de scène de réconciliation, surtout! !

MTM^ MORAN, avec grand éclat.

Eh bien, non !!!

MOr.AN.

Ta parole d'honneur?

MTM^ MORAN, frappant du pied.

Viendras-tu enfin?

UORAN, à part, prenant les paquets.

Je comprends le suicide !

Ils entrent, en se querellant, dans leur cliambre au second plan, à gauchie.

VVWVWXW \V\|Vl^VWW\ vvwv\v\|*x vi\~wx\|v\ ||| | w | || | vv\ v\ w

SCENE XIII

PAUL, puis PERLANGE.

PAUL, à la cantonnade.

Eh bien! si tu es fatiguée, repose-tbi. Je vais m'informer où est mon oncle.

Il va pour sortir par le fond.

PERLANGE, de mème à la cantonnade.

Bélancour sera bien aise de déjeuner avec nous.

Il va vers la première porte à gauche. PAUL, s'arrêtant.

Cette voix!... M. Perlange?

PERLANGE, se réjouissant. Paul! Quel bonheur!

Il court à lui et lui prend la main avec effusion. PAUL.

Vous êtes ici, monsieur Perlange?

PERLAIVGE.

Où veux-tu que je sois?... Mais toi, ton oncle m'avait dit que tu ne voulais pas venir à Boulogne ?

PAUL

J'ai changé d'idée.

PERLANGE.

Je t'en suis gré, pour ma part. Ma femme aussi, j'en suis sûr, sera bien contente de te revoir.

PAUL, tout à fait incrédule.

Oh! oh!

PERLANGE.

Et toi-même, je pense que tu ne seras pas fâché!... Que veux-tu? moi je n'en fais pas mystère: Je dis à qui veut l'entendre que je suis le plus fortuné des époux, et que MTM Perlange est la plus aimable des femmes... et tout le monde est de mon avis.

PAUL, froidement.

Je le crois, monsieur.

PERLANGE.

Comment, tu le crois? Tu devrais dire : Je le sais. Ah! Paul, mon cher ami, c'est parler bien froidement d'une femme qui t'a sauvé la vie .. car sans elle...

PAUL

Oui, cela est vrai... Aussi, ma reconnaissance... PERLANGE, un peu piqué.

Eh bien! non, tu ne dis pas cela comme il faut; ce n'est pas assez senti... Mais pardon, mon ami, je me figure que tout le monde doit partager mon enthousiasme pour ma femme.

PAUL

Vous êtes donc bien heureux?

PERLANGE.

Heureux?... Soir et matin je remercie la Providence de m'avoir envoyé cet ange, pour veiller sur mes jours.

PAUL

Je vous en fais mon compliment.

PERLANGE.

Du reste, demande, informe-toi ; parle un peu d'elle ici, et tu verras si mon enthousiasme est de la prévention. 11 n'y a qu'un mois que nous sommes aux bains, et malgré sa réserve, elle est connue comme à Paris.

PAUL, diOHild.

Comme à Paris?

PERLANGE.

Oui, pour la femme la plus aimable, la plus spirituelle...

PAOL.

Que me dites-vous là?

PERLANGE.

Cela t'étonne, toi?... C'est que lorsque tu l'as vue, il y a un an, au château de ton oncle, lu étais malade, tu avais le vertige. Tu ne pouvais apprécier que sa bonté, son zèle, son dévouement... Maintenant que tu te portes bien, je ne te donne pas deux heures pour apprécier la finesse, la grâce, la délicatesse de son esprit... Elle écrit comme un ange.

PAUL, à part

Un c à la fin de venir, joli compliment pour les anges!

PERLANGE.

Lis un peu son dernier ouvrage: Théodora.

PAUL, très-étonné.

Comment, elle est auteur?

PERLANGE.

Ah 1 mon Dieu! qu'ai-je dit?... Elle qui garde toujours l'anonyme, qui ne veut pas être connue t

PAUL

Quoi! c'est elle qui a fait Théodora?

PERLANGE.

Ma foi, le voile est déchiré, et d'ailleurs tu seras discret. Oui, mon cher ami; as-tu lu le second volume?

PAUL

ISoD, mais je...

MAGASIN THÉÂTRAL

PERLANce, le tirmit de sa poche.

Justement, je l'ai sur moi... 11 y a au chapitre VII une anecdote des plus touchantes et des plus délicieusement écrites.

PAUL

Abl

PEIILANGE.

C'est un jeune homme qui doit se marier avec une jeune fille. Pendant une absence de sa future, il tombe malade. Il est seul dans une maison de campagne isolée. Le hasard fait qu'une femme passe en voiture près de là... Il est nuit. Elle verse! ô bonheur!... non pas pour elle, mais pour le jeune homme. La voiture est brisée; il faut demander un gîte. Un domestique l'introduit près du malade; clic est touchée de son état, et reste près de lui pendant un mois pour lui donner des soins. Enfin, grâce à elle, le jeune homme recouvre la santé... Qu'arrive-t-il ?

PAUL, intrigué et palpitant déjà.

Oui, oui, qu'arrive-t-il?

perla::ge.

Que le jeune homme oublie sa future; qu'il devient amoureux fou de la femme à laquelle il doit la vie, non pas seulement parce que cette femme est douce et bonne, mais parce qu'elle a prodigieusement d'esprit. Elle-même, la charmante femme, n'est pas insensible à l'amour du jeune homme; car le jeune homme est très-bien, très-bien, un joli garçon, comme toi... Mais la future arrive. Éloignement de Théodora, en apprenant que le jeune homme a des engagements avec la jeune fille, et que celle-ci mourra si on lui enlève son futur... Théodora se dévoue, et voici comment... PAUL, vivement.

Oui, oui, voyons comment.

PERLANCE.

Cette adorable femme, quand le jeune homme est rétabli, lui fait croire qu'il a rêvé tout le bien qu'il pense d'elle; que c'est dans le délire qu'il l'a trouvée charmante... Enfin elle fait tant et si bien, à force d'adresse et d'esprit, qu'elle lui persuade qu'elle est une... bête!

Jl rit.

PAUL

Et le jeune homme?

PERLANCE.

Le jeune homme alors revient à sa future; il l'épouse, et Théodora, ayant triomphé de son cœur par sa raison, épouse, elle, un vieux général tout criblé de blessures, dont elle fait les délices.

PAUL, vivement.

Oui, oui, je comprends... Et une fois mariée avec le vieux général, tout criblé de blessures... est-ce quelle oublie le jeune homme?

PERLANCE.

Je n'ai pas lu la fin; mais ma femme pourra te le dire... Elle m'a chargé d'aller voir si ton oncle veut déjeuner avec nous... Attends-moi h\ quelques instns, je te présenterai à ma femme. {Rcv-
cuanr.) Singulier j!(une homme ! croire qu'une .oniii'iC d'esprit n'a pas d'esprit.

Il lit it riltii- llicz licl.inremr

vw\|\|\|vx\|\|\|\|

V\VV\VM\|\|V\V\VVX1, ll.VVWVVV

SCENE XIV

PAUL, prenant le volume et s'asseyant à gauche, près de la table sur laquelle il pose le volume.

Théodora, ou la Volonté. Chapitre VII. (Parcourant.) Oui, oui. {Espaceant par des silences cl s' exaltant graduellement.) C'est cela... des détails dont moi seul puis apprécier tout la vérité... des choses qui se sont passées entre elle et moi, je les trouve là... douces, gracieuses ou brûlantes! (Dans l'ivresse.) Oh ! cet ange, je ne l'ai doue pas rêvé? Mon amour n'est donc plus sans objet? Cette femme existe, belle, plus belle encore à mes yeux de tout ce qu'elle a fait pour rompre les liens qui devaient nous unir ! (/ / laisse le livre, se lève au comble du délire.) Cette vague image, que je croyais le produit d'un rêve; cette froide statue de Pygmalion, elle s'anime, son teint se colore, elle marche, elle vient à moi, l'œil tout brillant d'un feu céleste .. {Tourné vers la porte de droite.) Je vais l'entendre, je vais la voir., {}lme Perlange paraît.) Je la vois I ! !

V\|\|V\l\WVXVVV\|\|VV\WV\VVWVVV\|VV\|\|v\|vviWM\|VV«\|V\|V

SCENE XV

PAUL, M-^e PERLANGE.

urne PERLANGE, UVCC CXplOSion.

Paul! . Monsieur Paul!...

PAUL, ardent et contemplatif.

Oui, c'est moi, Théodora, moi qui m'éveille après un sommeil léthargique qui a duré une année. Pendant ce longsommeil, j'avais fait un rêve impie; j'avais rêvé que la grâce, la délicatesse, l'esprit, n'étaient rien de tout cela; j'avais rêvé que vous étiez une femme vulgaire... Je m'éveille enfin, et vous le voyez, je tombe à genoux pour vous demander pardon de ma crédulité.

MTM« PERLANCE, l'arrêtant.

Ah! monsieur Paul, je vous en prie...

PAUL, exalté.

Ah! madame, que je vous retrouve plus belle et plus séduisante! que d'esprit il vous a fallu pour vous donner l'air de n'en point avoir... Ah.' je vous aime!... je vous aime!... Je n'ai pas cessé un seul instant de vous aimer.

AlB :

Oui, je croy.iis n'aimer qu'une chimère,

Et ccpouilant j'y pensais tout le jour.

A celle image ins.iisissalle et clière

Je prodiguais clos p.iroles d'amour.

Oli ! je le sens, j'elais Lien ridicule ;

Mnis maintenant, si je suis transporté.

Si mon cœur bat, si ma main tremble et brile,

I.a faute en est à la réalité

^me PERLANGE,

Monsieur, je vois que vous savez... Eh bien, il le fallait pour vous, pour Constance, pour votre oncle : j'ai fait ce que j'ai dû faire.

PAUL

Et ne fais-je pas ce que je dois en vous aimant comme un insensé?

j£me PERLANGE.

Oh! laissez-moi, laissez-moi, il ne faut plus nous voir.

PAUL

Ne plus nous voir, oh! point de cela, madame Vous le savez, vous auriez pu m'appartenir à des titres sacrés. En vous oft'rant mon cœur, je soUi citais votre main, et si vous n'êtes point à moi est-ce ma faute? Oh! désormais ne vous en prenez qu'à vous du désordre d'un amour qui n'a ni terme ni mesure... Mon destin est de vous aimer jusqu'au dernier soupir, de vous le dire, de vous le répéter sans cesse.

jime PERLANGE.

Monsieur Paul, ahl je vous en supplie, taisezvous. M. Perlange peut venir, vous surprendre. PAUL, myslérieusement.

Eh! bien, madame, promettez-moi de consentir à m'entendre dans un moment plus favorable, et alors...

Je ne promets rien, monsieur. Vous êtes libre de me compromettre. Restez, si vous voulez.

Je me retire, madame, mais ce n'est pas pour TOUS fuir ; c'est pour vous donner le temps de songer que je serais le plus indigne des hommes si je ne sacrifiais pas aux grâces le reste de ma vie, pour les venger de les avoir méconnues un instant.

i.\\V\\WVWVW\\VVVWV\\.ViWVVVV\\|\\V\\|V\\|\\|\\|\\|'VVV\\|V\\W\\VV\\VvXW\\'V

PERLANGE, M^{^^} PERLANGE.

Ah! te voilà, chère amie?... Tu allais au-devant de moi?... Bélancour n'est pas chez lui. Son domestique m'a dit qu'il est sorti par le jardin : Dous l'attendrons.' • M"? Perlange, Perlange.

Mon ami... je...

Une bonne nouvelle à t'apprendre : son neveu, tu sais, Paul, il est ici avec sa femme et les Moran

Ah! M. Paul?...

jime PERLANGE.

PERLANGE.

lUme PERLANGE.

PERLANGE.

j,me PERLANGE, à paJÎ.

Il est bien difficile.

PERLANGE, timidement.

Je dois te prévenir encore, qu'en lui parlant de toi, une indiscretion m'est échappée... Je lui ai dit que Théodora est ton ouvrage.

lime PERLANGE.

Ah! c'est toi... (.4 part.) Ce sont toujours eux qui les prennent par la main. (Haut.) Laissons là M. Paul, et parlons de choses plus sérieuses.

PERLANGE.

Eh! mon Dieu! je n'avais pas remarqué d'abord... Je te trouve dans une agitation...

yme PERLANGE.

C'est que j'ai hésité long-temps à dissiper ta confiance...

PERLANGE.

Ma confiance?...

yme PERLANGE.

Ta confiance aux bains de Boulogne : ils ne t'ont pas de bien.

PERLANGE.

Mais si...

jême PERLANGE.

Mais non, je t'assure.

PERLANGS.

Tu penses que...

jjme PERLANGE.

Tu n'as pas bon visage, au moins.

PERLANGE, commencement de trouble et de crainte. Ah! ah!

M" <= PERLANGE.

Oui, tu souffres de la poitrine.

PERLANGE.

Tu crois?

M° > e PERLANGE.

J'en suis convaincue!

PERLANGE.

Au fait, ce serait bien possible; je m'en rapporte à toi ; mais comme l'appétit va bien, je tiens à passer encore un mois ici.

MAGASIN THEATRAL

j,mc PF.RI.ASGE.

Mais...

PERLANCE, sollicitant.

J'y tiens, ma chère, surtout à cause de l'arrivée (le Célancour, de Paul.

j,me PERLANGE, à part.

Essayons!... (Ha!U.) Eh bien! je ne voulais pas te dire la vérité, de peur de t'alarmer! mais je vois qu'il le faut.

PERLANGE, cffrai!jê.

Est-ce que je serais encore plus malade que tu ne disais?

urne PERLANGE.

Non, lu n'es pas très-malade; les bains de mer ne t'ont pas fait trop de mal.

PERLANGE.

Moi qui croyais qu'ils m'avaient fait beaucoup d'à bien!

j!Bie PERLANGE.

Mais il y a une chose plus grave!

PERLANGE.

Une complication?

jjme PERLANGE.

On dit qu'il règne à Boulogne un commencement d'épidémie.

PERLANGE, bondissant Ah! mon Dieu!

jime PERLANGE.

C'est peut-être un conte... mais dans l'incertitude...

PERLANGE.

Quelque étranger, sans doute, a apporté cette cruelle maladie?

Mine PERLANGE.

Oui, c'est possible!

PERLANGE.

Et tu as peur de la contagion?

M'ne PERLANGE.

Oh! très-grand peur!

PERLANGE

Tu t'en ressens déjfi, peut-être?

jjmc PERLANGE.

Ua peu.

PERLANGE.

Moi aussi... Sais-tu ce qu'il faut faire? Allons passer le reste de Tété dans le cliAteau de ton cousin Bélancour.

lime PERLANGE, vivemCTlt.

C'est que la contagion s'étend de ce côté.

Alors, il faut partir pour Paris... non pas demain...

M""^ PERLANGE.

Mais aujourd'hui.

PERLANGE.

A l'ifistant!

Hmc PERLANGE.

Je vais donner des ordres... Dans un quart d'heure nous serons en voiture. (^4 liait.) J'étais sûre que l'épidémie p-jduirait son cflot.

Elle rcnire chez elle.

VWVWWWVWAWVWVWVIWVWWWVWVWVWVW^V*

SCENE XVIII

PERLANGE, se touchant la poitrine.

C'est vrai.... j'ai mal à la poitrine.... Quelle femme attentive! Sans elle, je ne m'en serais pas aperçu... Oh! oui, je suis malade... C'est désagréable avec l'appétit que j'ai... Bah! tout cela disparaîtra quand nous serons de retour dans ma jolie campagne à deux lieues de Paris.

w\vw\w\vwvw»\vv wv»v\ v\| ww w\w\w\vw\ WWWWWWWWkt^

SCENE XIX

M. el M-ne MORAN, CONSTANCE, PAUL, PER- LANGE.

M. et M"» Moran viennent <1e leur chamlire ; Constance (le la sienne ; Paul du fond.

CONSTANCE, à part, avec ennui.

Il me laisse seule!

MORAN , fuyant sa femme.

Tu m'avais promis de ne pas faire de scène de réconciliation.

M""^ MORAN, apercevant Perlanye.

M. Perlange!

CONSTANCE, dc mime.

M. Perlange!

MORAN , de même.

M. Perlange!

PERLANGE, passant au milieu.

Oui, mes amis, c'est moi qui, il y a cinq minutes, aurais été le plus heureux des hommes de vous rencontrer ; mais qui, dans ce moment... Ma femme donne des ordres... nous allons partir pour Paris.

PAUL, à part.

Elle veut fuir!

MORAN

Ah! déjà?

M^s MORAN.

Pourquoi contrarier monsieur? ,

PERLANGE, mjslc'rieuscniel et cflaré .

Vous êtes des amis, d'anciens amis, je dois vous dire tout : {urticulani) il y a un commencement d'épidémie à Boulogne.

Terreur de tous.

M™< MORAN

Ciel!

F.lle sonne.

Ah ! mon Dieu!

l'ille r.i.nni- ; des garçon» el des servantes paraissent.

Mf"» MORAN , à un garçon.

lié! vite! vite! transportez nos bagages qui ne

sont pas encore défaits; mettez-les dans la voi- l lure et attelez.

Les garçons el servantes entrent dans les cliamLres. PERLANGE.

C'est qu'on dit que l'épidémie s'étend du côté de Châlons.

CONSTANCE, vivement.

Je n'y veux pas retourner!

PERI.ANGE

Écoutez: faites une chose, une chose charmante. J'ai un petit château, un Eldorado, aux portes de Paris; uu grand parc, un théâtre où nous jouons la comédie. Venez y passer le reste de la belle saison! Eh? 4 UORAN, à part.

A Paris, je pourrai me distraire de ma femme! [Haut.) J'accepte!

PAUL, à part.

Je la verrai! [Haut.] J'accepte

PERLANGE, à Pailil, liiii prenant la main. Merci, mon cher ami.

W* VWVWWWWWWVVVXVX*. WWWXVX-VWVWWVVVVVVIVVWW

SCENE XX

Les Mêmes, BÉLANCOUR.

BÉLANCOUR, à part , sans voir, du fond. Ma lettre est partie , je suis tranquille. Pailil ne viendra pas.

Il est entre Constance et Paul.

PAUL

Mon oncle, nous voici!

BÉLANCOUR, SURpvii.

Ah! mon Dieu!

PERLANGE, à Bêlaucour.

Tu es des nôtres. Nous partons pour Paris : il y a quatre places dans notre calèche

CÉLANCOUR.

Non, je reste avec Paul.

PERLANGE.

Il vient avec nous, M. Moran, M^{"^} Moran.

M^{TM"} MORAN

Il règne à Boulogne une épidémie!

CONSTANCE

Qui fait des ravages affreux!

8ÉLANCoUR, effrayé, sonnant.

Holà!... hé!... quelqu'un!... Garçon, mes effets, à l'instant, dans la calèche de monsieur!

WVWVWV%*»WWÿVVVWVWVWVWVWV\WVWVW\V\|V\|WV\| \|v

SCENE XXI

Les Mêmes, M^{""} PERLANGE,

^me PERLANGE, en entrant.

Dans cinq minutes, tout est prêt.

PERLANGE.

Tu ne sais pas? je leur ai dit... Ils viennent tous à Paris... dans notre cliùteaii

51ine PEr.LANGK.

Ah! ils...? {A part.) Il paraît qu'il y ticnti

MORAN, à Constance.

Partons! partons!

M[^]s MORAN.

Pourquoi ne me dis-tu pas cela, ù ntoi ?

PERLANGE.

J'ai bien tout ce qu'il me faut : mon chocolat, mes pastilles. C'est qu'en voyage...

PACL, bas, à JH"»^ Per lange.

Oh ! malgré vous, je suis heureux!

M^{""} Periango passe près ilc son injri. EÉLAKCOUR, à Paul.

Donne la main à ta femme.

CONSTANCE, DOUdeUSC .

Oh! j'irai bien seule!

PERLANGE.

Allons, allons, en voiture. Vous savez que je prends toujours le coin de droite, au fond. Saus cela je serais malade.

Garçons et servantes paraissent chargés d'ellcts. LE GARÇON.

Je meurs de fatigue.

MORAN

Dépêchons-nous.

Aie nouveau de Doche.

Ici, l'on ne peut séjourner.

Garçon, voulez-vous bien m'entenJre ?

LE 6ABÇoN.

Je puis à peine me traîner.

MORAN, effrayé.

Le fle'au vient de le surprendre.

Mon chapeau donc !

PERLANGE.

Et monLonnet !

CONSTANCE

Mon châle ■'

MTM^ MOEAN.

OÙ donc est ma cassette?

PAUL

Ma canne à l'instant .'

PERLANGE,

Ma douillette .

CONSTANCE

Mes gants, vite !

M"" MORAN

Mon mantelet;

PERLANGE.

Garçon !

LE GARÇON

Monsieur?

jime MORAN.

Garçon !

LE GARÇON

Madame?

TOUS

Garçon , garçon, garçon !

LE GARÇON

A l'instant, je vais rendre l'amCt

MORAN

Redoutons la contagion,

IVIAGASIN THEATRAL.

lime PEKLA^NGE.

Allons, mettons-nous en voyage, Amis, il est temps de partir.

Déignant Paul, à part.

Allons, allons, prenons courage ; De son amour j'espère le gue'rir.

ENSEMBLE

PAUL

Allons, mettons-nous en voyage.

Amis, il est temps de partir.

Désignant M"" Perlange.

Allons, allons, prenons courage.

Par mon amour je saurai raltendrir.

LES AUTBES.

Allons, mettons-nous en voyage.

Amis, il est temps partir ; Fuyons ce funeste rivage Où le lle'au commence de sc'vir.

Durant ce final, M'^' de Verlieu, au milieu de la seine, rit à part de la terreur des autres, qui, tandis qu'elle chante seule les quatre premiers vers de l'ensemble, font leurs dispositions pour le départ. M. Perlange endosse la douillette j M''' Moran prend la cassette i puis, ils rt^iennent tous sur le devant de la scène, et, le morceau chanté, ils sortent virement par couples, suirif des garrons et des servantes. Sortie par le fond.

t\\W\\\\WVV\\VW\\WVV\\VVV\\\\V\\\\VW'H\\\\V\\V\\VW\\\\\\\\V\\tVW\\'VV\\VW*VWVV

SCENE PREMIÈRE

BÉLANCOUR, du fond; M^e PERLANGE, de la droite, deux petits cahiers à la main.

MDie PERLANGE, Corrigeant au crayon, à part Oui, ces légères corrections feront bien.

BÉLANCOUR.

Ah 1 belle cousine, je vous cherche ; mais je suis importun peut-être?... Vous composez?

Bjme PERLANGE,

Je corrige.

BÉLANCOUR.

On dirait des rôles de théâtre 1

j,inc PERLANGE.

Pourquoi pas?... Les femmes aujourd'hui se mcilent de tout, et ne s'en tirent pas trop mal. BÉ-LANCOUR, un peurailleur.

Comment donc ! à merveille ! Ce qu'elles font dans le monde, elles le font dans notre littérature ; s'il y a de la grâce, de la fraîcheur, de la délicatesse, c'est à elles que nous le devons.

M*' PERLANGE, Corrigeant toujours.

La viguearne leur manque pas au besoin.

BÉLANCOUR.

Elles sont capables de tout.

urne PERLANGE.

Ne raillez pas.

BÉLANCOUR.

Je n'ai garde t

Mine PERLANGÉ, raillant.

Vous n'aurez plus de révolutions, messieurs,
siuand les femmes s'occuperont de politique.

rr

BÉLANCOUR, s'inclinant et raillant.

Comptez sur ma voix, madame, aux prochaines élections.

jime PERLANGÉ.

Vos plaisanteries me font oublier mes rôles,

BÉLANCOUR.

Mais, à propos de rôles, savez-vousquelcmien est difficile et fatigant? Depuis une semaine que nous sommes installés dans votre château, j'ai beau prêcher mon neveu sur sa coupable passion, il ne veut rien écouter, et je suis réduit, pour l'empêcher de vous parler en tête-à-tête, à être toujours avec lui ou avec vous... Avec vous, c'est le beau côté de mon rôle; mais avec lui, c'est assommant. Si-tôt que je le quitte, je suis sûr qu'il vous cherche. {Paul passe au fond, se détourne et s' enfuit.) Et tenez, tenez, voyez-vous, si je n'eusse pas été là?

MTMo PERLANGÉ.

Ah! cette fois, il a grand tort ; il pourrait fort bien attendre.

Attendre... quoi?

j,mo PERLANGÉ

L'heure du rendez-vous que je lui ai donné.

BÉLANCOUR.

Un rendez-vous?

MTM» l'ERLifNOE.

C'est le seul moyen d'en finir. Les obstacles que nous lui opposons, moi, parla réserve et la fuite, vous par votre interposition continuelle ; toutcela ne

fait qu'irriter sa passion, et n'aboutirait sans doute qu'à un éclat. Il faut que les obstacles viennent de lui-même, de sa conscience, de sa raison ; alors seulement nous serons sûrs de lui. C'est pour cela que je lui ai promis le tête-à-tête qu'il m'a furtivement demandé tandis que nous prenions le thé.

nÉLANCOUR.

J'y étais; je ne m'en suis pas aperçu.

lime PEULANGÉ, souriant.

C'est que les femmes ne laissent voir que ce qu'elles veulent bien montrer.

BÈLANCOUR.

Ah çà! mais ne craignez-vous pas que dans ce télé-à-télé...?

Mine PEULANGE,

Je veux l'amener à convenir qu'il a tort de m'aimer.

DÉLANCOUR..

De vous aimer, je ne sais; de vous le dire, à coup sûr.

Bime PERLANGE.

C'est aussi uniquement de me le dire que je lui en veux... Quanta m'aimer, je le lui pardonne... on n'est pas le maître de ses sentiments; on l'est toujours de ses actions, et sa conduite est trèsblâtable.

BÉLANCOUR.

Ainsi...

jlfié PERLANGE.

Je vous donne congé pour aujourd'hui , vous êtes libre; vous pouvez aller à la pêche avec M. Perlange.

BÉLANCOUR.

La pêche! je n'ai jamais comprise passe-temps cruel.

M^e PEBLANGE

Air : J'en quelle un petit de mon tiffe.

Comme vous, cousin, je le pense, Cet exercice, sans effoils, Peut révolter, en conscience ; Mais lui n'a pas un seul remords.

Oui, mon mari, je vous assure.

Sait l'art de péclier, de façon Qu'il est le père du poisson... Car il lui donne la pâture.

BÉLAMCOUK, riaut.

Ce bon Perlange I il est bien maussade depuis une semaine.

lime PERLANGE.

Jusledepuis le temps que vous êtes tous ici.

BÉLAMCOUn.

Ab:

limo PERLANGE,

Mais il ne faut pas lui en vouloir; ce n'est pas sa faute, c'est la mienne.

BÉLANCOUR,

La vôtre?

Umc PERLANGE.

Je veux le corriger d'attirer du monde chez lui; je veux, l'ajouencr à vous renvoyer tous.

BÉLANCOUR.

Comment?

jimo PERLANGE.

Depuis que vous êtes au château, je le prive de SCS domestiques, je les mets à votre disposition; je les envoie à Paris faire des commissions inutiles; enfin je le néglige moi-même, je ne m'occupe plus de lui: j'ai l'air d'être accaparée par mes hôtes. Soyez tranquille, aussitôt qu'il s'apercevra que vous usurpez les soins qui lui sont dus, il vous priera très-poliment...

C'est lui, je l'entends; il gronde.

VV\VV\VVVV\W*VV\V\>VV\,VV\VVVVM(V\'%V\|VVl'W» w\|w\vv\w»

SCENE II

BÉLANCOUR, Mm» PERLANGE, PERLANGE.

Il vient de la seconde porte à droite. PERLANGE.

C'est inconcevable, ma chère amie, je ne trouve rien de ce dont j'ai besoin; je suis obligé de sonner, d'appeler, décrier...

BÉLANCOUR.

Cela te fait faire de l'exercice.

PERLANGE.

Tu plaisantes... je voudrais te voir à ma place. Depuis une semaine, on dirait qu'un mauvais génie détourne exprès les objets les plus nécessaires; il n'y a plus d'ordre, plus de règle, plus de symétrie: je trouve une babouclie près de mon lit et l'autre dans ma bibliothèque. Tout cela m'offusque, me trouble... j'ai la tête d'une lourdeur!... Voici bientôt cinq minutes que je cherche ma ligne, une ligne d'une justesse! ah! oui! je ne la trouve pas!

lime PERLANGE.

Je sais où elle est.

PERLANGE.

A la bonne heure.

lime PERLANGE.

Elle est dans la serre; M. Paul l'a cassée hier, et c'est là qu'on a jeté les morceaux.

Ces jeunes gens ne savent pas manier... enfin c'est un petit malheur. Et mon fusil, un Lepage superbe, où est-il?

lime PERLANGE.

Je l'ai prêté à M. Moran tout le temps qu'il nous fera le plaisir de rester ici.

PERLANGE.

Ah ! c'est donc lui qui tire des moineaux tous les matins sous ma fenêtre? Il quitte sa femme de bonne heure, M. Moran... Enfin, c'est un petit malheur. (.4 Bé/aiicour.) Dis-moi, il me reste deux lignes passables, veux-tu venir à la pêche avec moi?

BÉLANCOUR.

Volontiers I

PERLANGE.

C'est un exercice que j'aime beaucoup.** c'est comme unç imagQ de U guerre.

MAGASIN THEATRAL

mo>8 perlangë, souriant.

Ta veux dire du guet-apcns?

bélâncodr.

Au revoir, belle cousine.

PERLANGE.

Si nous prenions la calèche?

M™s PERLANCE, à JiclatlCOUT .

11 veut faire la guerre comme les genlilshomuies sous Louis XV, en voilure.

BÉLANCOUR

La rivière n'est qu'à deux pas.

PERLANCE.

D'ailleurs, je suis fatigué; j'ai tant couru dans ma chambre...

Min^ PERLANCE, souriant.

Et sa chambre est très-grande

PERLAKGE.

Air du. Verre.

Allons, profitons du malin ; J'augure bien Je celle pêche.

BÉLANCOBDB.

Et c'est pour porter le butin Que lu veux prendie la calèche ?

PERLANGË , à Sa femme.

Oui, celte fois-ci, tout de bon, Je yeux, au retour de la course, T'ofijrir quelque joli poisson...

M^{TM*} PERIAHGK, souriant.

Alors mon ami, prends ma bourse.

PEBLANGE, àBêlancour, Viens, passons par le petit jardin.

Ils sortent par la seconde porte à droite, M^{""} Moran paraît.

W%VV*VWVV^VWVVV\A/WVWVWVWVWVWV\VtV\VVVtWVWV\VV* wx

SCENE m

Mn« MORM, M<ne PERLANGE.

M^{TM*} uoiiAN, venant du fond, à gauche.

Dites-moi, madame, vous n'auriez pas vu mon mari?

unie PERLANCE.

Non.

M^{""} MORAN

Je le cherche partout ; il me fuit, il m'abandonne. Hier il est allé à Paris sans me prévenir, et j'ai passé tout le jour à pleurer dans ce cabinet, qui fait suite à ma chambre.

A gauche, premier plan.

M^{TM"} PERLANCE

Je VOUS l'ai dit cent fois : c'est que vous lui faites un tourment des douceurs de l'intimité.

M^{""}» MORAN

je suis la plusniaihcurcusp des femmes!... chalUâ jour il me doane d«» motif» d'être jalouse.

M^{""} PERLANCE.

Parce que vous en voyez partout.

M^{""}= MORAN

Je souffre! oh ! je souffre I... mais je vous le dis parce qu'entre femmes on peut tout se dire : qu'il prenne garde à lui!... Lorsqu'un cavalier me fait la cour, me dit des douceurs, je suis si furieuse, que je cherche à l'aimer; mais je ne peux pas! jo ne peux pas!

urne PERLANGE, à part.

Ni le cavalier non plus. {Haut.) C'est très-heureux 1 Ne cherchez pas ces choses-là ; il y a tant de femmes qui cherchent à ne pas aimer, et qui ne trouvent pas!

M^{'''} MORAN

Mais conçoit-on ce parti pris de m'éviter!

Umc PERLANGE.

Ce sont vos scènes de jalousie qui lui font craindre le tête-à-tête.

MTM MORAN

Mais il serait encore plus volage si je ne lui faisais pas de scène, si je ne le mettais pas au régime de la terreur,

MTM PERLANGE.

Vous avez tort; vous le harcelez, vous le persécutez, vous l'étourdissez... Eh! mon Dieu! on est jalouse, soit, c'est un malheur ; mais on ne le laisse pas paraître ; on joue la confiance, cela vaut toujours mieux.

UTMe MORAN.

La confiance avec lui! comme il en abuserait, le monstre!

MTMe PERLANGE.

Vous vous trompez; un mari qui est toujours poursuivi par sa femme la fuit; un mari que sa femme feint d'éviter la cherche. Vous êtes femme et vous ignorez ces choses-là ?

MTM MORAN

Vous êtes sûre?... Eh bien! je suis décidée à ne plus le suivre.

jime PERLANGE.

Air : Vos maris en Palestine.

Oui, croyez-moi bien, ma chère.

Ce système-là vaut mieux que la plainte et la colère.

Et les regards furieux, Moyens bien infructueux.

Comptez sur la réussite En suivant ce conseil-là.

M^{'''} MORAN

Mais j'ai remarqué cela :

Quand je le cherche, il m'évite ; Quand je le fuis, il s'en va !

M^{'''} PERLANGE.

Alors, prenez un juste milieu. Il ne faut ni le fuir ni le chercher, il faut l'attendre.

M^{TM''} MORAN

Allons, je vais rattendrc; mais qu'il vienne vile, autrement.

Elle iMilrc dans le cabinet do gauchio cl disparaît par la chambre conligue à ro cabinet ; M^{'''} Porlango ferme la port.' du rabinît el en relire la clef, pui» cllo VB BU iuud cl fait uu sigao à l'cBicriflai: ^ UroU«i

»*\vv\w\w^V^v\|.w\w\lv\|\^v\|\vv\|v^v^v\|v\|v^|Vl^v\vv■\»

SCENE IV

MORAN, M^{'''}e PERLANGE, CONSTANCE.

urne PERLAKCE.

Venez, venez! je suis seule.

uoRAii, désignant le côté par où sa femme est sortie.

C'est que j'avais aperçu l'ennemi. Eh bien! avez-vous fait les corrections?

mme PERLANGE.

Oh ! c'est très-peu de chose. En relisant vos rôles dix minutes, vous les saurez comme vous les saviez hier.

Elle donne les deux rôles.

CONSTANCE, indolente.

Bien.

jime PERLANGE.

Du reste, toujours le même secret, le même mystère; c'est une surprise que je ménage à M. Perlange pour le jour de sa fête, qui a lieu dans une semaine. Nous rouvrirons notre théâtre par cette pièce, une comédie à tiroirs.

MORAN

Âh çà l est-ce que celle comédie n'aura qu'une scène !

jime PKRLANGE.

Non, assurément; j'attends quelques amis de Paris qui doivent jouer les autres rôles.

MORAN

Ah ! ah !

M^{''*}^ PERLANGE.

N'en parlez à qui que ce soit; qu'on ne surprenne pas ces rôles entre vos mains... il est onze heures et demie, à midi vous répéterez ensemble dans le lieu convenu.

CONSTANCE

Eh bien! monsieur Moran, allez étudier, et à midi...

MORAN, son en bourdonnant comme un homme qui étudie; arrivé au fond, il dit :

Ma femme est de ce côté, obliquons à droite.

Il disparaît par la droite.

CONSTANCE

J'ai laissé partir M. Moran pour vous parler.

J'irai PERLANGE.

Vous avez du chagrin ?

CONSTANCE

Je m'ennuie... Paul est si indifférent!

MTM PERLANGE.

C'est que vous le boudez, ma chère Constance; c'est qu'au lieu de vous montrer à ses yeux un peu jalouse, un peu inquiète de son oubli, vous allectez l'indifférence vous-même. Cela n'est pas bien.

CONSTANCE, dédaigneuse.

S'il ne me parle pas, je ne lui parle pas; s'il ne me propose pas de m'emmener partager un plaisir avec lui, je n'ai garde de le lui demander. .

M^{ie} PERLANGE.

Eh bien! ma chère amie, vous avez tort. Ce n'est pas le moyen de le ramener. Quelquefois un mari, pour s'assurer de notre amour, excite exprès en nous quelques alarmes. Croyez-vous qu'il soit bien flatteur pour lui de trouver de l'indifférence là où il croyait faire naître l'agitation? Cela le blesse, l'irrite, car un mari est une espèce de roi, d'autocrate; et il est dangereux de blesser un autocrate.

CONSTANCE

Je suis trop fière pour aller au-devant de lui.

mme PERLANGE.

Croyez-moi, Constance, ce manège...

CONSTANCE

S'il aime une autre femme?

SITM ^ PERLANGE.

Le moyen de le ramener à vous, c'est de lui donner du remords par votre amabilité, par votre empressement, même par quelques reproches tendres. Tenez : Mme Moran est trop jalouse, trop furieuse; vous, Constance, vous êtes trop calme et trop dédaigneuse.

CONSTANCE, très-émue.

Ah ! je ne suis pas moins malheureuse qu'elle, et si vous promettiez de n'en rien dire. ,

Air notiveaii de Doche.

Oui,]c vous le dis tout lias,

Tout bas en cacliette, Oui, je vous le dis touLas;

Mais n'en parlez pas.

J'aime mon mari, je l'aime!

Cet amour fait mou tourment. Et c'est un supplice extrême De le voir indifférent :

Oui c'est un supplice extrême.

Surtout au commencement.

Oui, je vous le dis, etc.

Quand, par extraordinaire, il m'attire dans ses bras.

Je me venge et fais la fière.

Contre mon désir, hélas!

Je me venge et fais la Cère Contre un désir plein d'appas!

Oui, je vous le dis tout bas, etc.

urne PERLANGE.

Prenez garde, ma chère ; il est bon, sans doute, de ne pas prodiguer son cœur, même à son uiaarii
mais je vous dirai un secret de femme

CONSTANCE

Un secret 1

IMAGASIN THEATRAL.

«■• rtSLANGE.

Même air.

Oui, je YOUS le dis, etc.

Le mariage est, je pense.

Un jeu qui veut du talent,

Il faut, quand on a la cliancc, \ .

La saisir adroitement. /

Oui, je vous le dis, etc;

Quand Totre mari, ma clière, Tient à vous , par accident , "Vous pouvez faire la fière, Mais pas c'ternellement :

"Vous pouvez faire la (ière, Mais céder, en re'sislant.

Oui, je vous le dis, etc.

COKSTANCE.

Eh bieu 1 cousine, je suivrai vos conseils. Elle sort par le fond, à droite, par où Moran est sorti.
w«xwv\wv*xvvv\vwvzv%xvvxvv*vi\wvw.vx\|\vv\vvvwx

SCENE Y

Mme PERLÂTSGE, seule.

Voici le moment critique. Ah ! j'ai l)Csoiii de toute ma volonté pour triompher de mon emolion. Paul va venir, Paul, l'homme que j'ai aimé... et il faut qu'il ignore ce qui se passe dans mon cœur, il faut que ma raison seule se montre, il faut qu'il s'éloigne de moi volontairement, qu'il revienne à sa femme, et que désormais je ne craigne plus de le rencontrer. Le voici, soyons bien maîtresse de moi-même. Il y va de son bonheur et du mienj il y va de notre honneur.

VWVVVMW* W*VX«V\VWVViV\NW\VV»\V»VV%WVV\ViVV\W»VV>,W»

SCENE VI

PAUL, Mn>e PERLANGE.

Paul vient du fond à gauche.

PADL, accourant agile.

Me voici, madame, nous sommes seuls.

unie PERLANGE.

J'ai éloigné tout le monde, il n'y a que nous dans le château.

PAOL, frémissant.

Seuls! oh 1 savez-vous tout ce qu'il y a de délire dans ce mot? Seul 1 près de la femme qu'on aime ! seul, après un siècle de contrainte et de tourment 1 Nous sommes seuls... ah! je puis donc vous dire...

urne PERLANGE, vivement.

T£q\ car je suis convaincue de la sicc-

PATL, vivement.

Sux que cela.

MTM<^ PEKtàngE.

Et de la violence de votre amour.

PAUL

Oh! oui

jime PERLANGE .

Eh bien ! un amour vrai doit être capable de tous les sacrifices. Je ne vous demande pas, quant à présent, de vous éloigner...

PAUL, vivement.

Ah ! je ne le pourrais pas.

jime PERLANGE, souriant.

Raison de plus... je demande que vous m'écoutez sans m'interrompre. Est-ce trop exiger de vous?

PAUL

Parlez, parlez, madame, je vous écoute... je ferai du moins tout mon possible.

Bime PERLANGE.

Asseyez-vous.

PAUL

Ohl c'est à genoux, madame..

nme pj;rlange, bonne cl sourieuse.

Monsieur Paul, l'attitude que vous voulez prendre n'est pas convenable en cette circonstance... Un homme à genoux remercie ou demande : je vous ai prié de ne rien demander, et, d'un autre côté, jusqu'à présent, vous n'avez pas, je pense, à ne remercier.

PAUL

Oh ! c'est bien vrai, madame!

urne PERLANGE.

Donc, asseyez-vous.

PAUL

Je m'assieds, je m'assieds.

Tous deux prennent un siège, yme PERLANGE, à part.

Ah! mon Dieu! que voulais-je lui dire (Haut.) Mou sieur Paul...

PAUL, les mains jointes, et le regardant incisivement.

Oh! madame...

M^{me} PERLANGE.

Écoutez-moi sans me regarder.

PAUL

Oui, oui, je le préfère, pour ne pas vous interrompre.

Il se détourne.

M^{me} PERLANGE, il part.

Pauvre jeune homme! il est bien obéissant (Haut.) Monsieur Paul! [Paul se retourne et se décourage] G'c'est une histoire que je veux vous raconter

Une histoire?

M^{me} PERLANGE.

Oui, monsieur.

Comment, madame, une histoire, pour me distraire de mon amour, pour...

M^{me} PERLANGE.

Pour vous en guérir.

PAUL, se levant.

Il est inutile que vous me la racontiez. Une PERLANGE, faisant un mouvement pour se lever.

Alors, monsieur, je me retire.

PAUL, se rasseyant vivement.

Je me rassieds et j'écoute.

Une PERLANGE.

Cette histoire, je ne l'ai pas lue ; on ne me l'a pas racontée; je l'ai vue; j'y ai même joué un rôle,

PAUL, vivement.

Dans une histoire d'amour?

Une PERLANGE.

Oui, monsieur; c'était un rôle de confidente.

PAUL, rassuré.

Ah ! je vous écoute, madame.

M'^' iPERLANGE.

Il y a dix ans, une de mes amies était mariée à un sexagénaire, homme fantasque, épineux, difficile, honnête homme d'ailleurs.

PAUL

Aimait-elle son mari ?

urne PERLANGE, à part.

Il est singulier que cela fasse toujours question. (Haut.) D'amour, non; par devoir, par raison, oui.

PAUL

Mais aimait-elle quelqu'un d'amour?

unie PERLANGE.

Monsieur Paul, vous m'interrompez, et vous me regardez. {Paul se détourne.} Un jeune homme fut présenté et reçu dans la maison.

PAUL

Ah!

M"8 PERLANGE.

C'était le modèle des jeunes gens de son âge : aimable, spirituel, brave, et d'une droiture de cœur!... un jeune homme comme je n'en connais pas, qui comprenait la société, et qui savait en respecter toutes les lois.

PAUL, avec dépit.

Oui, je devine ce que vous allez dire : il aime votre amie, et il eut la force de lui cacher son amour, de respecter le lien qui l'unissait à un autre.

urne PERLANGE.

Il se déclara.

PAUL

Ahl c'est bien.

unie PERLANGE.

Bien? vous trouvez? ce n'est pas mon avis; mais il ne se déclara qu'après deux ans de tourmens et de silence.

PAUL

Et cette femme?

M'ne PERLANGE.

J'étais sa confidente ; elle aimait ce jeune homme.

PAUL, enchanté.

Vous voyez bien, madame !

Bon, me PERLANGE.

Vous allez voir, monsieur ! Elle eut la force à dissimuler cet amour, de le renfermer dans son cœur. Elle défendit au jeune homme de lui jamais parler du sien; elle l'éloigna. Vous voyez bien, monsieur! Le jeune homme obéit.

PAUL

Et il ne revint pas? C'est que son amour n'était qu'une comédie.

M^{me} PERLANGE.

Il revint quelque temps après.

PAUL, enchanté.

Ah! vous voyez bien, madame!

M^{me} PERLANGE.

Il avait horriblement souffert. La désolation et le désespoir se peignaient sur ses traits; il surprit, seule, la femme qu'il aimait, et se présenta, ainsi désespéré, devant elle.

PAUL

Et cette femme impitoyable...

me PERLANGE.

Cette femme? elle ne put résister à tant d'amour.

PAUL, ravi, se levant.

Ah! vous voyez bien, madame!

me PERLANGE, se levant.

Monsieur Paul, voulez-vous écouter?

PAUL

Mais cette histoire est finie : ils furent heureux • ils sont...

me PERLANGE.

Heureux? c'est impossible, monsieur; car tous les deux, sans provocation, sans aucun des motifs admis par les maximes du monde tous deux avaient outragé un homme , un vieillard ; un vieillard , monsieur, c'est une double lâcheté.

PAUL

Outragé?

urne PERLANGE.

Oui, monsieur, tous deux avaient commis un crime, plus grave que le vol et que la calomnie; car le vol peut se réparer par la restitution, la calomnie par une rétractation publique. Ils avaient commis un outrage qui fait mourir dans le remords celui qui l'a commis, et dans la douleur ou la haine celui qui l'a reçu.

PAUL

Le monde a fait des lois ridicules, injustes, barbares ; et, après tout, ils sont dédommages par leur amour.

Ujne PERLANGE.

Laissez-moi donc finir. Ce noble jeune homme, qui, aujourd'hui encore, est honoré pour ses talens et sa probité, et qui mérite de l'être, ce jeune homme subit la loi des choses humaines: il cessa d'aimer cette femme; ils se séparèrent après trois ans d'amour

PAUL

Quoi?

MAGASIN THEATRAL

MTM« PEntAWGK.

Et voici la fin , qui n'a rien d'éclatant , rien d'extraordinaire; pas une goutte de sang versé, un résultat vulgaire : le monde, qui finit toujours par tout savoir, a tout su. Le mari ne s'est point séparé de sa femme , mais il la méprise. Le monde reçoit encore cette femme, mais il la méprise; et son amant, marié aujourd'hui, et qui mépriserait sa femme si elle commettait la même faute, l'amant a trop de logique dans l'esprit pour ne pas mépriser aussi son ancienne maîtresse.

PAUL

Quoi t ce jeune homme a été assez lâche...?

Mine PEIILANCE.

Que voulez-vous? Il avait cru pouvoir aimer toujours, et il se trouvait qu'il n'aimait plus.

PAUL

Mais la délicatesse lui faisait un devoir...

MTMs PEnLANCE.

Vous admettez donc qu'il y ait autre chose que de la passion dans ce monde , qu'il y ait des devoirs à remplir?

PAUL

^ Assurément.

M"" PERLANGE.

Faut-il que je vous rappelle ceux d'un homme marié?

Eh! madame....

jjtno PERLANGE.

Monsieur Paul , répondez-moi : quelle opinion auriez-vous de votre femme si elle ressemblait...?

PAUL

Oh! ne m'interrogez pas : je ne sais rien, rien qu'une chose, c'est mon amour, mon invincible amour pour vous. Oh î oui, je vous aime en dépit de tout ce que vous pourriez me dire, cela est ainsi, c'est une fatalité!

jjme PERLANGE.

Quoil monsieur, si Constance avait un amant, vous l'apprendriez avec indifférence? vous pourriez voir de sang-froid un homme aux pieds delà femme qui vous appartient et dont l'honneur est le vôtre? vous entendriez sans indignation des paroles d'amour échangées entre eux? Si cela était, monsieur Paul, je saurais à quoi m'en tenir sur la noblesse de votre caractère.

PAUL

Vous cherchez à me faire prendre le change; mais je vous l'ai dit : si vous me repoussez, le désespoir...

Kino PERLANGE, après uii coup d'œil à la pendule, à part.

Bientôt midi! (Tlaut.) Monsieur Paul , réprimez ces éclats: quelqu'un peut venir, nous entendre...

PAUL

Eb bien I

Midi lonno

M"»» PinLANGE, (/as et myslérimisement.

Ai» : Àiix bords du Gange.

Promellici-moi J'avance

PAUL, de même.

Je voui pronicta il'av(iDce

M^{TM'} PERLANGE.

D'être un homme d'hunnenr,

PAUL

D'clrc un liomme d'Iionneur,

M»' PERLAN'GE.

De garder le silence

PAUL

De garder le silence

M"" PEBLANGE.

Sur la m&iidrc faveur.

PAUL Sur la moindre faveur.

ENSEMBLE

PAUL

Ah ! qu'elle est douce el lionne!

Mon succès est certain.

Sa Certe' l'aliandonuc.

Et son cœur cède enfin.

M"" PEBLAKGE, (ipafl.

Il me croit douce e, bonne; Qu'il attende la Cn.

La leçon que je donne Doit l'éloigner soudain.

3/m« Porlange entre dans le cahinel de droite siiit'ie de Paul enchanté. En même temps ^f'
Moran paratt dans le cabinet de gauche, une tapisserie à la main. Moran et Constance, leurs rôles à
la main, entrent par le fond, regardent si personne ne les observe,

WVVWW* \ 'WWVVV\ \ WW\ W\ 'VW WVWV\ \ VVW\ WV\ \ 'W'VW\ WV\ %\

SCENE VII

M-no MORAN, MORAN, CONSTANCE, PAUL, M"* PERI-ANGE.

M"e MORAN.

Allons, je vais l'attendre.

Elle s'assied.

MORAN, à Constance.

Il n'y a personne : nous sommes seuls.

CONSTANCE

Du mystère!

MTM« MORAN, entendant.

Ah! mon Dieu !

Un flacon sout le ucx.

PAUL, bas.

C'est la voix de ma femme 1 entrons dans cette chambre.

A la suite du cabinet.

Mtno PERLANGE, qui a furtivement ôté la clef. La porte est fermée en dedans.

PAUL, trouble.

Quel contre-temps!

MORAN , à part.

Je ne peux jamais me souvenir du commencement. (// lit son rôle et cherche à retenir.) « Enfin, «nous sommes seuls. Ce bienheuieux télé-à-lète «si instamment demandé, siardemmcnlattendu...» u>oc MORAN , écoulant.

Ah!

PAUL, de mime.

Quoi?

M"« PERLANGE, à part.

Bien!

CONSTANCE, Usant.

«Oui, j'ai eu la faiblesse do vous l'accorder » pour vous dire. »

Moral) faklsiguc^ CuDStaucdde «e taire et va voir au fond.

M"<= MOUAN, à part C'est Constance !

PAUL , à part.

C'est MoranI

Mine PEKLANCE, à Poul, bOS .

Un homme passionné comme vous! MORAN, revenant et lisant.

« Et que pouvez-vous me dire qui justifie votre » indifférence pour l'amour le plus vrai, le plus ») profond qui jamais ait fait battre un cœur » d'homme ? »

u°" <= MORAN, à part.

Le scélétrat!

Flacon sous le nez,

CONSTANCE, Usant.

o Je vous dirais, monsieur, que des liens indis-
j) solubles vous attachent à une autre.»

PAUL, irréfléchi.

C'est bien !

jjme PERLANGÉ , baS.

Vous l'approuvez donc? C'est mon langage.

PAUL, à part.

Quelle situation!

MORAN , sans lire, cherchant.

«A une autre, oui, il est vrai, je suis attaché, » enchaîné, je traîne le boulet.»

Mine MORAN , à part.

Le boulet! il me compare à un boulet.

MORAN, lisant.

«Si ma femme eût été douce et bonne... »(Cfterckant.) Douce et bonne... {A part.) Je ne peux ja-
mais retenir ces deux mots. (/ / lit.) « Et si, d'un » autre côté, votre mari ne vous eût point ou- » Ira-
gée par un lâche abandon, je n'aurais peut- » être pas songé à vous aimer. »

u" ^e MORAN, à part.

Ils ont toujours des raisons !

CONSTANCE

«Oui, il est vrai, il me délaisse, il m'aban» » donne. »

MORAN

« Il VOUS méprise même. »

Il retourne le feuillet.

PAUL, très-agité, à part.

Oh! c'est affreux!

urne PERLANGÉ, bas, à Paul.

Vous ne me parlez plus de votre amour?

PAUL, bas.

Ah! il s'augmente encore de toute l'indignation.

CONSTANCE, Usunt.

« Oui, sans doute, cela va jusqu'au mépris, » jusqu'à l'aversion. Et qu'ai-je fait, grand Dieu! » pour mériter des procédés aussi cruels? » MORAN, lisant.

« Pas plus que je n'ai fait pour mériter les » effroyables ouragans de ma femme, a M's MORAN, à part.

Tu les mérites maintenant.

MORAN, lisant.

« Ainsi, mon ange, il n'y a rien de coupable » dans notre amour; tout le justifie, tout l'autorise : on nous y a forcés. »

CONSTANCE, Usant.

« Oh! mais, je crains... »

MORAN, lisant.

« Que crains-tu? mon inconstance? Je t'aimerai » jusqu'au dernier soupir! »

CONSTANCE

« Mais mon mari? »

MORAN, récitant.

« Ton mari? qu'est-ce que c'est qu'un mari? » Ma femme m'empêche- t-elle de t'aimer? Que » nous importent les jugés du monde? { // se » détourne cl rerjarde un tableau.) Viens, oh ! viens! » le temps fuit, la vie passe, et, plus tard, le » bonheur est impossible. 11 ne reste plus que a le regret d'avoir respecté des lois injustes et » barbares. »

PAUL, à part.

Le lâche !

MTMe PERLANGÉ, à part.

Il ne songe plus que je suis là!

MORAN, récitant.

« Eh bien! tu ne réponds pas; tu me laisses » aimer tout seul; tu veux me voir mourir? Eh » bien! tu seras satisfaite. Je cours... »

Il s'assied.

CONSTANCE, à l'autre extrémité.

« Arrête... viens; mon amour est plus fort que » ma raison. Viens sur mon cœur. »

MORAN, toujours très-loin.

« Oui, sur ton cœur, toujours, toujours... Va, » oublions le monde. Le monde, pour toi, c'est » moi; pour moi, c'est toi... H n'existe rien en » dehors de nous... Oh! que je t'aime! Reste ainsi » dans mes bras! »

Il embrasse le dossier de la chaise;
urne MORAN , éclatant Quelle horreur!
PAUL , de même.
Malédiction !
MORAN, écoulant.
J'ai entendu... Nous sommes surpris!

Moran et Constance fuient précipitamment par le fond à gauche; MP^' Moran secoue la porte du cabinet; la trouvant fermée, elle disparaît par la chambre qui fait suite. Paul repousse M^' Perlange, qui feint de vouloir le retenir ; il ouvre violemment la porte du cabinet de droite, où il est enfermé, s'élance sur la scène, regarda et cherche autour de lui un instant ;puis il court au fond} où M^'PerlangeTa devancé et l'arrête.

VWVV%VVVVV\VV*VXA/\V\ VWVV%VV%VWVWVW\^AVV1fVWVWVVVV\VVV^

SCENE VIII

PAUL, M^e PERLANGE

PAUL

Où est ce misérable? Où est-elle, cette infâme?
M^o PERLANGE, vivement, V arrêtant au fond.

Très-bien! Je vous approuve, monsieur Paul; ne l'oubliez pas; vous venez de le dire, et ce sont des paroles sorties de votre conscience : le séducteur est un misérable, et celle qui trahit ses devoirs une infâme. Vous l'avez dit! [Riant.] Heureusement, ceci n'était qu'une comédie,

PAUL

Une comédie?

MAGASIN THEATRAL

urne PERL AN CE.

Oui I M. Moran et Costance répétaient leur rôle. Mais maintenant, monsieur, vous le comprenez, chaque mot d'amour qui sortirait de votre bouche serait une injure et pour vous et pour moi. Nous ne pouvons plus échanger ensemble que des procédés et des paroles qui expriment la plus délicate estime, et même, si vous voulez, la plus pure amitié. Monsieur Paul, mon pardon

est à ce prix.

PAUL, après un grand effort.

Eh bien! madame, dès demain, sous un prétexte, je quitterai votre maison ; mais auparavant dites-moi que vous êtes heureuse, et je partirai, fier de votre bonheur,

j^me PERLANGE,

Le bonheur? il est dans le devoir. Oui, monsieur Paul, je suis heureuse, surtout de pouvoir vous tendre la main et vous dire : Paul, je vous estime.

W\VVVWVVWW\AVW\VVVVtX vwv>/v\vtvv*w*vwwvwwvvv* w>

SCÈNE IX

rttORAN, M°»»MORAN, CONSTANCE, Mn>e PER- LANGE, PAUL.

I^me JAoran traîne son mari par le collet ; Constance cherche à la calmer.

M™* MORAN

Oh! tu n'échapperas pas. Monsieur Paul, je vous dénonce un séducteur. Il fait la cour à votre femme.

CONSTANCE

C'est une calomnie.

M""^ MORAN

Monsieur Paul, tuez-le-moi; rendez-moi ce service. J'aime mieux le voir mort qu'infidèle.

jime PERLANGE.

Doucement! doucementi je ne veux pas que ma comédie finisse comme un drame. Rendez-moi vos rôles.

Elle prend le rôle de Consta nce et le donne à Paul ; le rôle

deMoranet le donne à sa femme.

M""» MORAN

Des rôles de comédie?

Mine PERLANGE.

Que nous répétions pour la fête de M. Perlange.

V\V\V\W\VWVV\VV\W\JW\VVVWV VWVV\VV%VWVV\VWV\VVWW\^'i

SCENE X

Les Mêmes, BÉLANCOUR, PERLANGE.

BÉLANCOuu, à Perlange, souriant.

Allons, allons, calme-toi.

PERLANGE , Sortant de la chambre, seconde porte à droite.

Ma chère amie, c'est désolant! Je reviens de la pêche, c'est très-fatigant; j'entre là, et je ne trouve ni mon verre d'eau sucrée, ni ma robe de chambre, ni mon domestique.

nmo PERLANGE, désignant les autres.

Quand on a des hôtes aimables, on se doit à eux. Tu ne peux recevoir que le sixième de mes soins.

PERLANGE

Le sixième? ce n'est pas assez pour vivre, pour vivre heureux.

Hine PERLANGE, bas , à Bélancour.

Tout va bien : Paul est guéri.

BÉLANCOUR.

Ce bon Perlange a raison. Depuis une semaine, nous sommes importuns. Nous partirons demain. Il est temps que nous allions voir la capitale, comme c'était notre projet.

Paris est magnifique en ce moment.

M^{me} MORAN, qui a parcouru le rôle, dit à son mari. Comment! c'était un jeu?

MORAN

Certainement.

M["]>« MORAN, se précipitant sur lui.

Alors, embrasse-moi.

MORAN , la repoussant comiquement.

Non, madame, vous ne le méritez pas. Nous verrons plus tard. {A part.}Le plus tard possible. M["]< MORAN, bas, à M^o^ Perlange.

J'ai compris votre scène. Je ne laisserai plus paraître ma jalousie.

M^{me} PERLANGE, baS.

Vous ferez bien.

M^{""} Moran s'élance de nouveau sur son mari effraya.

CONSTANCE, bas , à JV/"» Perlange.

Désormais je veux être aux petits soins et aux petits reproches avec mon mari.

M^{me} PERLANGE, bUS, Elle pousse les deux femmes vers leurs maris. Oui, aimez-le : il le mérite.

BÉLANCOUR, à Perlange.

Aht quelle femme tu possèdes-là! Tu dois l'adorer à genoux.

PERLANGE, passant du côté de sa femme.

J'aime mieux l'adorer dans un bon fauteuil.

ume PERLANGE, lcs regardant tous.

Eh bien ! il paraît que tout le monde est d'accord.

M^{me} MORAN

Oh! maintenant, je suis heureuse: voyez. Elle caresse son mari et lui tape sur la joue en chantant : Air : du Postillon de Lonjumeau.

Mon petit mari, Tu seras chc'ri, etc.

Tandis que la musique se fait entendre pianissimo. urne PERLANGE, très-heureuse et très-épaulée, H Perlange.

Mon ami, je suis toute à toi.

PERLANGE.

Enfin, ma femme est à moi, rien qu'à moi: c'est un privilège.

ENSEMBLE

Mon petit mari, etc.

FIN

Paris. — Imprimerie de V^e J^ookpbi-Duprb , rue Saint-Louis, n^o 46 au Marais.

TOMI XVU.

La Femme au salon, c.-t. 2a, 40 Bloafitache, c.-v. 3 a. 40

Les (iroits de. la Femme, c. i a. 30 H. df Covliu, p.-v. 1 a. 30 La Pièce de ui Sous c.-v.» a. 30 Filif-ae L'Airdaisi soti Ménage, 30 Philippe III, irag. en S a. 50 L'Urphflrti (lu Parvis, c.-v.la40 La Croii dp Feu, mél. 3 a. 40 Plock le P^{er}f beur, v. 1 a. 30 Léonce, c.-v. 3 a. 40

L'E«or<>p du Grand Mondt.» a. 40 Le» Tri'is r)ini<'^-l>e«c.-T.3a.40 Les Chit-ns du S*-bernard, 5 a.-'>o La Figurante, op.-c. 5 a. so La Coadpsse de CharaUly, 4 a. 40

TOME XVIII

Le Sonneur de SvPaul, d. 5 aSO Mademoiselle, c.-v, 2 a. 40

Maria Padilla. tragédie 5 a. 50 Paul J.'nfs, drame ej> Suites,
par Alexandre l>iie)as. 50 Le Brasseur de Pre'ïtoi^o.-cSaM»

Françoi-ie de Rimini, tr. 3 a- 40 Lady Melvil, c.-v. 3 a. 40

Troî)i|uette, c.-v. i a. 30

Le Discours de Rentrée, v. l a 30 Pierre d'Àrezzo, d. 3 a. 40

Les Ccalis«e«, v. 2 a. 40

Le !M»»rqus «n Gage, c.-T. 1 »>.3»

Le Puir. rev. en 3 taW. 40

Claude Stocq, dr. 5 a. 50

Joanw îlacietto. dr. 5 actes. 50

TOME XIX

Lekain, v. "i a. 40

Diane de Chivry, dr. 5 actes.

par Fréd<'ri(: Soudé. So

(•es troib tidU, V. 3 a. 40

L^ Vfanoir de Moitloulvier. 50 meu vous bénisse, y. i a. 30 Maurice, c.-v. 2 a. 40

Bathilde, dr. 3 a. 40

Pascal et Chambord, c.-y. 2 a. 40 Maria, c.-v. 2 a. 40

La Bergère d'Ivry, dr. 5 a 50 MIU de Rellp-UKdrame 5 a.

par Alexandre Dumas. 5C Mtnv RétuonJ, dr.-v. 3 a. 40 Siruplt'tte, v. i a. 30

Tje Plastron, v. 2 a. io

TOME XX

L'Alchimiste, d. 5 a. so

Naufrage de la Méduse, 5 a. 50 Baliicliard, c.-v. 3 a. 40

La Malir.'sso et la Fiancée, 2a 40 Vlarguerited Yorck, .r>él.4a. 40 Oeux jeunes femmes, d. 5 a. 50 Rigohert, mêl-c. 4 a. 40

Gal>rielle, c.-v. en 2 a. 40

La jeunesse de Goethe, v. 1 a. 30 Éjiile, V. en 1 a. 30

Le Fils de la Folle, d. 5 a. 50 U faalqiie jeunesse se passe, 40 jUb Vainievil liste, t a. 19

Le Marché de St-Pierr», par

Antier etComlierousse. 50 Amaiiilirie, c.-v. hd i a. 40

TOME XII

n était temps ! v. 1 a. 30

L'article 9t>o, v. 1 a. 3n

L'Art de ne pas monter sa gar.So L'A.ige dans le mniide c. i a.4i' Christine, 5 a. par F. Soulié. 5 LesChevau du Caroiisel, 5 a. 50 Laiirnt de Médicis, tr. 3 a. 40 Les 3 Beaux- Frères, V. 1 a. 30 Re-vue et Ournpee, c.-v. 1 a. 30 Le L<iup de Mer, d. 2 a. 40

Christfl|>h<'le Suédois. d. 5 a.

par Josf-ph Boiichardy. 50 Le Proscrit, d. 5 a.

Le Massacre des liinocens 5». 50 Thomas l'ÉgyptieD, v. 1 a. 30 Clémence, c.-v. 2 a.- -40

TOMF, XIII.

LeCh.âteau deSaint-Germain.SO Les Bamboches de l'Année, r. 30 Commissaire extraordinaire. 30 Deux Couronnes, c. t a. 30

Les Eiifaiisdetrobpe. c.-v. 2a. o L'Ouvrie?, 1 .'ame en 5 actes,

par Frédéric Soulié». 50

Tremb. de terre de U Martini. 50 La Famille Ju Fumiste, c. 2 a. 40 Les Intimes, 1. I a. 30

Lo Madone, d. 4 a. 40

Les Prussiens en Lorraine, 50 Roland Furieux, f.-v. 1 a. 30

Un Secret, d.-v. 3 a. 40

L'Abbaye de Castro d. 5 a. 50 La FamiUpdeLusinnv.d. 3 a. 4i>

TUME xxrii.

Vautrin, d. 5 a. 5C

L'Ouragan, d. -T. 2 a. 4(i

Aubray 1»-M»dpcin,d. 3 a. 4i' Ler- H-^nneurs et les Moeura. 4i' Les DîTiprs à i'i sous, v. 1 a. 3o
Aînée et Cadette, c.-v. 2 a. 4o LeFilsdu Bravo, v. 1 a. 3<i

Rnnaventure,c.-v. 3 a.et4 t. 4o L'Éclat de Rire,d. 3 a. 4c

Cocorico, V. 5 a. il'

Souvenirs de la Marq.de V***. 3ii La Jolie Fille du faubourg. 4(; Le Fin Mot, c.-v. 1 a. 3o

Le Château de Verneuf, d. 5 aSO La Maréchale d'Ancre, d. 5 a. 5o Lps Pages et le» Poisrjarde^,
4o

ToME xxiv

BocouetPère et Fils, c.-v. 2a. 4o Le Mari de ma Fille, c.-v. T a 3o La Chouette et la Colombe. 4o
Quitte ou Double, c.-v. 2 a. 4o L'Argent , la Gloire et les

Feimmes, v. 4 a. et 5 t. 5o Marguerite, dr. 3 a. 4o

Paula, dr. 5 a. 5o

Mon ami Cléobul, v. 1 a. 3o Edith, dr 4 a. 5o

Un Roman Intime, c. 1 a. 3o Lazare le Pâtre, dr. 5 a. 5o

L'École des Journalistes, c. 5 a. 5o Cicily, com.-vaud. 2 a. 4o

Newgate, dr. 4 a. 5o

Le Pière Marcel, c.-v. 2 a. 4o

TOME I.\>V

L'Hospitalité, vaud. 1 a. 3o

Le Guitarrero, op.-c. 3 a. 5o

La Fête des Fous, dr. 5 a. 5o

La Favorise, op. 4 a. 5o LeNevPM du Mprcier,dr.-v.3a.5o

Le Perruquier, dr. 5 a. 5o

Zacharie, dr. 5 a. 5o

Tiridate, c.-v. 1 a. 4o

La Bouquetière, dr.-v. 3 a. 4n

Jacques CiBur, d-r 5 a. ^o L'École des Jeunes OUes.d. 5 a. 5o

La Prutpcince, c. 1 a. 4n

Maiiclie à Manche, c.-v. 1 a. 4(Un Mariage sous Lr)uis XV.

par Alexandre Dumas. 5»

Fabio |p N.ivicp, dr. 5 a. 50

TOME XXVI

(ne Vocation, corn. -V. 2 a. 40 La Sopur de Jocrisse, V. 1 a. 40 Vsn-Bruck, com.-v. 2 a. 40

Le Marchand d'habits, dr.5 a. 50 Mon ami Pierrot, c.-v. 1 a. 40 La Lescombat, dr. 5 a. 50

,Zara, dr. 4 a. 50

Langel', "om-v. 1 a. 40

Murât, pièce en 3 a., Ktab. 50 Trois œufsHans un panier, 1 a. 40 Mathieu Liiiii, dr. 5 . en vers. 50
Caliste, com.-vaud. en 1 a. 40 L'Aveugle et son fVàtoa, i a. 40 Paul et Virginie, dr. 5 a.

Les Fiifanls Blancs, dr. 5 a. 50 La Voisin, mél. 5 a. 50

TOME IXVII

Ivan de Russie, trag«sdte.

Le Dérivatif, vaudeville.

Uu Ras bleu, vaudeville.

Les Filet. d.-SaiMt-Cioud.

La Plaine de Crénelle, d. 5 a.

Loren/.iiio, diame en 5 actes,

par M. Alex. Dumas.

La Dot de Suzette, d. 5 a.

\mour et Anvouretle, v.5.a.

Paris le B<>hèrai'>n, d. 5 a.

Les Brigands de la Loire, dr.

en cinq actes.

Margot, V. 1 a.

Paris la nuit, d. 6 a. 8 t.

lEmery le négociant, i. 3 a, ! La SalpA'nèrp. dr. S a.

TOME XVIJI

Claudine, dr. 3 a. 5C

Les Chanteurs ambulants, jo. 50 Céline c.-v. 2 a. 40

LesPilulf=diiDial>Ie,3a.20t. 50 Les2 Brig:Mliers,vaud.2 a. 40 LeRoid'Yvetot,op.-com. 3 a. 50 L'aiiberp Je la Madone,d.5.a.5J Les ressources de Joiatlias,ia.40 Ilalliax, c. 4 a. avec prol. 50 Le pr.ncp Eugène, 3 a. 14 t. 50 Le baron deLalli'ur.c.Sa.eav. 50 Vision du Tasse, » a. ec v. 30 La Main-
iniie et la Main

gamme, ùranieei 5 actes. 1 f.

Mad'-.l'-iiip, dr en 5 a. 50

50 M»'.ip 'a Faille, d. =; a. 8 t 50

PIECES NOUVELLES DU MAGASIN THEATRAL

L'Extase, C.-V. 3 a. 50|

Le Menuet de la Rpine, 2 a, 50 Les Mille et Unp Nuits, 4 a. 50 L'En|pv(>fn"iit deDeJHfiire, V. -
'o Rp-l^aiiulHi. (i. 3 a. avt'cnr. 5" Le' •'dès. c. en 'ctes. io

Le palais-royal stit» "tilfe4 5.11 L» rtisnihrp verte, c.-v. 2 a. 50 Les Hiifaiits iroivés,dr. 3 a. 50 La
d" nuit d'A.Cli<nier,mon. 3(i Le si>|"il de ma Uretajiiie, i a. 50 Un inaiivai- l'ère, d.-v. 3 a. 50 Wa-
ru'ieritphortier.d.4a Ipr. 5ft La laniili.o Rennevil'e,d.3a.'p. 50 Bn^qiiPi. c.-v. 2 a. 40

Lps («ran.ls et les Pi-tifs, 5 a. 50 Le lleri'-i'lii marquis lie I Ssoii<i.f;o La j>-u:.Pft la vi'-ille garde,
ja.40 Lps t "^^Tiirç, C.-V. en un a 40 Alripiiie, vniid. en iw actC; 40 tj.iiio fr. de rproinpense,d..ia.
50 Lesf -)ti|ps misèresde la vie.l 40 Gloire et perruque, V. en la. 4' Les D.-moi.elb'ideSl-Cvr.i ifr
L»*prMoiinwre'iSiliérip,il.3é. 50 Lèiiorp. drame ei. 5 actes. 50 Un S.'crpi dpfarn:lle,d.-V.3a. so
Pans, Orli-nn-iPt Koiipn,v.3a.50 Les Dovorants, c.-V. 8 a. 50

Un lo'ir d'oragp, c. 40

L ÉiTîn c.-v. 3 a. 50

Les Bohémiens de Pari8,d.5a.50 Psrri(i| « l'.iraud, dr. 5 a. 50

Un'-Cimpagneà npijx,c.-v.)a.40 Don Quichotte et Sancho Paoça,

pièce en I 3 tahipaux.

Le Dé.^prt/'iir, op-coni. 3 a. 50 Luciv, drame en 5 actes. 50 Pii-rre Landais, d. eu 5 actes. 50

50 Paris voleur, vaud. 6 a, 50 Vlnj;! Fr par Jourc-\. 2 a. 40

I>ofi o*-;ar di- Bazan, J a. 50 ManM-.l;>si.,ie, d. .i i. 50

TCliàlea.ixdu dialil' f^. 3a. 5", Les Moii>qnptairP5, d. 5 a. t f.

Le f>rtl MHL.ill^, c-v. en t a. 4^),La Sieur du Muletier. dr.5. r-50

lat^ïroii .l'aripr.dr. en I a. Soi Un An-ant maltieirpiix, v.2a. 5" Paris .*(|,i B.ifrli.'iip, dr. 5 a. 50
 L'Ilor:in;e^'lasé, vaud. en 2 a. 50 L'iiise Ber.iarn, lîranie en 5 a.
 par Ah'xancle Dumas. jo
 Stella, îlr:imp en 5 actes. 50
 L'Onil>rp, hallpt. 30
 Le Veigpnr, drame en 3 a. 50 i.pTh<'à:rppt la Cuisine, V 2a, 5" Les Iles- .Marquises, levue en
 2 acips. 50
 Mémoires de dpiiT jeunes Ma-
 rippes, vauilpvillp PII 1 acte 40 Unp Idèpdr mi^ilprin, v. I a. 40 Le Liiird de f>o':ibikv, c. en 5a.
 par Alp»andrp D:imas.
 ^larjolaio , V; en 1 a.
 Molièrnaii I '« siècle. c. 1 a.

I.i-s trois Amis, îlr.-v., 3 a

Knrrl M'iiardwi, c. I a.

La Faiii «llp Cauchois, c. 5 a.

Le Viput Consul, tr. 5 a.

Champitiplsé, c. I a.

L'onclp à succession, c-V. 2 a.

Jane Grev, Ir. f) a.

Albert» !'«, c -v. 2 a.

Le maçon ei u- banquipr. 3a. 5ii[|,, Canal Si-Martin, dr. 5 a. 50 Calypso, fééric-nivtheH 3 t.
 50,^., cha(i;,'Pmei.t de main, 2 a. 50 Les î D«rhésdu dialilo. f. I < 40|c,l,>,P(in cti<f. soi, c. v. la. 40
 L'F.f.icifirdH Clianiill, v. Q ? 5' Min CoiHe BIpîi. vaud. en -i a. 40 L'F.toiirti-aii, vaipî. Kti 3
 a>iPs.M>'(/,app|p|,p>t boil-au, au. 1 a 30 Le l!aclipliHrdpS(!?ovie,c 5a.So (>,,f,, y^tn, v. 1 a. 44

Un iiiiaiiivimé<ii.ire. dr. 3acl Sol^y,,,^ ,r^ ,|',,,,|p j^^-p^ c.-v. 3 a. 50 Aubry !- Boweber, ,\t. 4 a-
 t. Sojl.p.; yin'-ur<).lp Tro:;!)'!?. ■'Ha. bO Lps orphe.' MIPS .l'Aovrs.d Sa.Sn'],. ,Iiii^P.lp CoMstiMi-
 tine, 5 a. .sO J^anop .l'Ar. en pr sou, v.ia 3"j],,,^ F,liil'i<; de FlnrîMicp, ;: a. 50 ire. AniiMs -u
 H.a'îlp, V. 3.a.5"!rn F.iifnil d 1 p np!.-, :". .v 5') '" La llén>liit an fraiKjtise.â a 50

Au bord de rabiine,^ II. "S. dr. en 5 a.

Forip-'spHda. îlr en Sa,

Les Irow Id'^es, c-v., i a.

Unp !..

Li Pl.iiète ■", revue en 1 a. 5) .M.tic'j'liiie la \acl,ère, t a. î* '♦^L'Drplieline.lo Wirt-rioo.3a.5l
np.iaM..n. c. I a. 411 I ,, |,,,i,,,r,,, î,,,|,ii',^ ,3. (o U Co.|.i.-iufl.fd.iqMaru, i.a. H>|!|.jjii| le l),,,,ion.
draoi eu 3 a. 51 Cabrion. foli — van) I a 4" C, Piir. p d'Anoiir, dr. 3 a. 50

Le -s ruines de Vaidiénuut 4 a. 50 N..lrp-n une d»s aliiinr-sd Sa. 5" La Tour d'Ui»olin, c -v. 2 a. 5"
Parlez au Portier, v. I a. 4>'

La Bichpaii Rois, f(<pr. 16 lab. Su ' c Tricorne puchantè. a. 4"

La liiiu«|iieiière du marrlié des

liiiiioipiits, coin-v CM 3 a. 50

Un troisième Lirron, c.-v. I a. 40

Chdlicrton mouraul, dr. 1 a. 30

Le 'ivPtledRsTnhiiinaiiT, via. bu Une Soirép à la Bastjllt.c. t e-li Jacqii«4i<C.irsaire, dr eu5 a.
fenj I > Tour 'ie Ferrar», dr "Tia.". La Grispiip ,l«» qualité, v. S a. 80 Mit» i ange, coin.^aud. ' «. ■*
Le Mari A la caniprfjînp,|c. 3 a. 511 F Ile du K<".:eiii. com. 5 a. ""P fptits niitiers dp Paris, V. 3 a.
50 Ls Coiil- Juli> n, dr, en 4 a. 50 iLe Rôdeur dr. Sa. 50'Lc3 3 Baisers, vauJ. en I a. iO

PUBLIEES PAR LE MEME EDITEUR

fr. c.

ANTONY, drame en 5 actes « 50

AN'GÈLE, drame en 5 actes » 50

CATHERINE HOWARD, drame en 5 actes » 50

CHARLES Vn, tragédie en o actes » 50

NAPOLÉON, drame historique en 6 actes » 50

TÉRÉSA, drame en 5 actes » 50

LE MAKI DE LA VEUVE, comédie en 1 acte » 40

DON JUAN DE MARANA, mystère en 5 actes » 50

KEAN, comédie en 5 actes » 50

PIQUILLO, opéra-comique en 3 actes » \o

CALIGULA, tragédie en 5 actes » 50

PAUL JONES, drame en 5 actes » 50

MADemoiselle de Belle-Isle, comédie en 5 actes » 50

L'ALCHIMISTE, drame en 5 actes et en vers • » 50

UN MARIAGE SOUS LOUIS XV, comédie en 5 actes » 50

LES DEMOISELLES DE SAINT-CYR, comédie en 5 actes 1 »

HALIFAX, comédie en 3 actes et un prologue » 50

LORENZINO, drame en 5 actes » 50

LOUISE BERNARD, drame en 5 ados » 50

LE LAIUD DE DUMBICKI, comédie en 5 actes » 50

LES MOUSQUETAIRES, drame en 5 actes 1 »

UNE FILLE DU RÉGENT, comédie en 5 actes 1 »

Pari«. — Imprimerie Dondey-Dupré, 46, rue St-Louis, an Maraii.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/trenteansouuneoorosi>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.